

Académie Royale
de Langue & de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXVIII — N° 2
Octobre 1950

SOMMAIRE

L'Enseignement du Dialecte à l'École. (Communication faite à la séance du 13 mai 1950 par L. Louis Pierard)...	31
Une ancienne amitié. (Lecture faite à l'Académie de langue et de littérature françaises, le 17 juin 1950, par Constant Burniaux)	35
Une Précision sur l'Évolution mystique de Max Elskamp. (Lecture faite en séance du 8 juillet 1950 par M. Charles Bernard)	44
Discours de M. Maurice Delbouille du 23 septembre 1950	51
Hommage à Balzac	55
Balzac et la Belgique. (Lecture faite en séance du 14 octobre 1950 par M. Gustave Charlier)	57
Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et les recherches Balzaciennes	67
Rapport du jury chargé de juger le concours scolaire de l'année 1950	77

L'Enseignement du Dialecte à l'École.

Communication faite à la séance du 13 mai 1950,
par M. Louis PIERARD.

D'aucuns se demandent si la langue française que nous avons pour mission de défendre n'est point menacée par certain projet actuellement pendant devant le parlement français et qui divise le monde politique autant que le monde littéraire. Une proposition de loi soumise à l'Assemblée Nationale tendait à organiser l'enseignement du dialecte à l'école. Elle avait été introduite le 24 juillet 1948, et avait été précédée d'une proposition de résolution en date du 16 mai 1947. Elle fut adoptée par l'Assemblée Nationale le 30 décembre 1949, après une brève discussion, dans la bousculade d'une fin de session.

Le texte adopté fut transmis au Conseil de la République qui l'examina en séance du 23 mars 1950 et y apporta de sérieuses retouches. M. Albert Dauzat avait entretemps, jeté un cri d'alarme dans deux articles très remarquables du journal « Le Monde ». De son côté, notre illustre confrère M. Georges Duhamel, mena et mène encore dans le *Figaro* une campagne vigoureuse contre ce qu'il considère comme une menace pour l'unité française. « Je suis respectueux de la liberté individuelle, a-t-il écrit notamment, je ne vois pas d'inconvénients à ce que l'enseignement des parlers locaux soit donné hors de l'école nationale, par des maîtres indépendants, dont la rémunération serait à la charge des usagers et non à celle de l'État ; à la condition, encore, que l'enfant fréquente obligatoirement l'école primaire de langue française, comme il se trouvera, plus tard, astreint au service militaire et à l'impôt. La liberté individuelle commence là même où les devoirs nationaux se trouvent accomplis. »

De son côté, l'Académie française adopta une résolution où se

trouvaient des arguments développés par M. Georges Duhamel. Elle y affirme son respect des coutumes et libertés provinciales, mais exprime à l'unanimité le vœu qu'un tel enseignement ne soit pas donné à l'école primaire, et que l'unité intellectuelle et nationale de la France soit ainsi sauvegardée.

Pourtant, des hommes d'État, dont l'attachement à l'intérêt national est insoupçonnable sont intervenus dans le débat pour affirmer que les craintes de nos confrères étaient exagérées. Citons par exemple l'opinion exprimée de M. Gabriel Valaz, ministre de l'Agriculture, dans une lettre qu'à publiée le *Figaro* du 5 mai, ou bien encore les paroles prononcées au Conseil de la République, en séance du 13 mars 1950, par M. Yvon Delbos, Ministre de l'Éducation Nationale et par un partisan du projet amendé, M. Jacques de Menditte, Sénateur des Basses-Pyrénées, Président du groupe parlementaire franco-belge. Ce dernier assura que dans sa pensée le recours au basque, sa langue maternelle, pouvait et devait être un moyen de mieux apprendre le français à ses petits compatriotes. Quant au danger d'autonomisme ou de séparatisme, M. de Menditte y répond par l'exemple des morts des deux guerres : « Même ceux qui parlaient le français ont su crier « *Vive la France* » avant de mourir. Et ils ont ajouté : « *Bida Eskual Herria ! Biba Herria !* » (Vive la terre basque ! Vive la patrie Basque !)

Il est curieux de constater que l'opposition aux Basques, aux Bretons, aux Languedociens est venue surtout de socialistes comme M. Payol, Sénateur de Seine-et-Oise. Aussi bien, à l'Assemblée Nationale, M^{me} Rachel Lempereur, Député du Nord, issue de la classe ouvrière, avait introduit en 1947, une proposition de loi de tendance diamétralement opposée, en vue de renforcer l'enseignement du français : « Certes, disait-elle dans l'exposé des motifs de cette proposition le dialecte, le patois peuvent être utilisés dans la vie familiale et courante, mais l'école nationale ne peut connaître que la langue nationale de la République une et indivisible ».

Toute la discussion, on le voit, est entre la notion d'unité et celle de la diversité de la France, entre ceux qui croient que le dialecte peut aider à l'enseignement du français et ceux qui, au contraire, y voient un obstacle.

L'enseignement est facultatif, pour les maîtres comme pour les élèves. Il est limité aux zones d'influence du breton, du basque, du catalan et de la langue d'oc. Il s'inscrira dans le cadre des activités dirigées.

Nous croyons qu'une compagnie comme la nôtre peut et doit suivre l'évolution de cette question. Elle intéresse les membres des deux sections : la philologique et la littéraire.

Un premier point nous paraît acquis : nul ne peut contester l'utilité, la nécessité de l'étude du dialecte au degré supérieur. Les travaux d'un Jean Haust, d'un Wilmotte, d'un Monseur — pour ne citer que des morts — ont enrichi la dialectologie wallonne et ont fait honneur à notre enseignement universitaire, comme ceux d'un Marius Valkhoff honorent l'Université d'Amsterdam.

Il faut savoir gré à nos confrères Maurice Delbouille et Calozet de sauvegarder ou augmenter le trésor de notre littérature dialectale. Le premier vient de publier une charmante petite anthologie liégeoise, contenant des textes wallons du XVII^e au XX^e siècles. (Éditeur-Libraire : Paul Gonthier, Liège) Le livre a été composé à l'intention de la jeunesse liégeoise mais M. Delbouille prend soin de nous dire dès le début de la préface : « Il ne s'agit certes point d'enseigner le wallon aux enfants de chez nous. Le wallon ne s'étudie pas à l'école, comme une langue morte ou une langue étrangère ».

Et plus loin : « Il ne peut être question d'accabler les enfants de tâches nouvelles, mais simplement de leur dire, à des moments perdus, et de dire aussi aux adultes qui nous accordent leur audience, que des hommes de chez nous, avec le patois de chez nous, à propos des jeux et des choses de chez nous, ont su écrire depuis quelques temps des œuvres littéraires de qualité, que ce patois, s'il cède lentement devant les progrès de la magnifique et indispensable langue française, reste vivant et fort riche de valeurs qui lui sont propres ».

S'il s'agit des enseignements primaire, moyen ou normal, il convient, selon nous, de se montrer extrêmement circonspect dans le recours aux dialectes. On comprend que le maître y fasse parfois des emprunts pour expliquer le sens de certains mots du français qu'il enseigne. A la rigueur même, on conçoit qu'il fasse faire, à l'occasion, une version d'un texte wallon en français.

Mais ce dont nos petits Wallons, qui usent du patois chez eux ou dans la rue, ont besoin, c'est d'une solide connaissance de la langue française, qui est pour eux l'instrument indispensable de la connaissance, la base même de la culture. Cette langue française elle est d'ailleurs le truchement naturel entre gens du Hainaut, aux patois souvent proches du picard et les Wallons de Liège, Verviers ou Malmédy dont le parler est pour eux inintelligible. Je ne veux rien dire des rapports entre cette langue française et le parler germanique, question brûlante s'il en fût, qui s'égaré facilement sur le terrain de la politique.

Je souligne seulement le fait que d'authentiques Flamands de France, comme Paul Hazard, René Huyghe ou le poète Emmanuel Looten n'ont cessé de protester de leur attachement à l'unité et à la langue française. D'autre part, de vives appréhensions se font jour et d'expresses réserves s'expriment en ce moment à propos d'une campagne pour l'enseignement de l'allemand dans les écoles d'Alsace.

Je veux terminer par une observation d'ordre exclusivement littéraire : parmi les livres du second rayon, il en est, dans la littérature française qui doivent leur obscurité imméritée au fait que le texte en est farci d'expressions patoisantes qui en rendent la lecture difficile. C'est le cas pour *Jacquou le Croquant* et le *Moulin à la Frau*, d'Eugène Le Roy, grand romancier du Périgord noir.

Une ancienne amitié.

Quinze lettres inédites d'Albert Giraud à Louis Delattre.

Lecture faite à l'Académie, le 17 juin 1950,
par M. Constant BURNIAUX.

Cette amitié unit deux transplantés : Albert Giraud, le Flamand, était venu à Bruxelles en septembre 1882 ; Louis Delattre, le Wallon, quitta Fontaine-l'Évêque cinq ans plus tard, pour venir suivre dans la capitale les cours de l'École Vétérinaire.

Quand débute leur correspondance, en février 1889, Giraud avait vingt-neuf ans. Il était l'auteur du *Scribe*, de *Pierrot lunaire*, de *Pierrot Narcisse* et de *Hors du siècle* (1^{re} série). La vie l'avait déjà déçu. Il y avait laissé sa petite âme d'enfant, sa « petite âme de guerre et d'amour », comme il le dit lui-même. Hautain, révolté, il s'était construit « un monument d'orgueil ». Giraud collaborait, d'autre part, à la *Jeune Belgique* et c'était lui qui y avait parlé — sa première lettre dévoile ce petit secret — des *Croquis d'écolier*, péché de jeunesse que Delattre fit imprimer à ses frais, ou plutôt aux frais de son père, en 1888, à l'âge de dix-huit ans. Le critique paraît avoir apprécié ces *Croquis*, plus peut-être que les pages envoyées par Louis Delattre, au début de l'année suivante, à la *Jeune Belgique*. C'est au sujet d'elles que Giraud écrit, toujours dans la première lettre : « Je ne déteste pas *Le Grand Corridor du Collège*, et je n'ai pas trop d'horreur pour votre espèce de chanson *Les deux paw' petits*. Prose et vers auraient déjà passé dans la *Jeune Belgique* si je n'avais lu certain croquis de votre façon dans la *Société nouvelle*. Cette prose-là vaut mille fois mieux, et comme la *Jeune Belgique* est ambitieuse, non seulement pour elle, mais encore pour vous, elle voudrait vous voir débiter chez elle avec un morceau de cette valeur ».

Dans la même lettre, Giraud propose au tout jeune Louis Delattre de le rencontrer, parce que, dit-il, « j'aime mieux causer que d'écrire ».

Cette rencontre sera différée à cause d'un événement qui frappa durement la *Jeune Belgique* : la mort soudaine de Max Waller, le 6 mars 1889, pendant le carnaval.

Quelques jours après, Giraud fixe l'heure du rendez-vous, et l'endroit : un *bodèga* situé à côté du *Théâtre de la Bourse*. Comme Delattre et lui ne s'étaient jamais vus, il ajoute son signalement : « long manteau brun avec pèlerine et capuchon. Feutre mou ».

Trois mois plus tard, le ton est complètement changé : ce sont deux amis qui se parlent. L'aîné paraît avoir pour le plus jeune, pétulant et rieur, cette tendresse nostalgique qu'il avait gardée pour sa propre enfance. Delattre, chaque fois qu'il était en vacances, partait pour Fontaine-l'Évêque, se retremper dans la nature, se reposer dans l'atmosphère quiète de sa petite ville natale. Ce sont ces vacances répétées qui nous valurent d'ailleurs la plupart des lettres de Giraud. Hélas ! nous n'entendons qu'une des voix de ce dialogue. Et c'est dommage. Mais on dirait que Giraud l'a deviné. Son caractère d'adolescent attardé, mais déjà déçu, sa personnalité féminine et tendre au fond, supplée, dans une certaine mesure, aux lettres qui manquent, tant est grande la sollicitude qu'il a pour son ami.

Quoi qu'il en soit, les caractères et les sentiments des deux jeunes écrivains étaient en contraste. La solidité de leur amitié venait peut-être de là. Je n'ai pas besoin d'esquisser ici le portrait de Louis Delattre. Intelligence lucide, tempérament résolument optimiste, épicurien même, il dira plus tard, dans ses *Grains d'anis* : « j'ai bu tout ce qui se boit ».

Déjà dans les premières lettres de Giraud, alors que les jeunes gens se fréquentaient depuis quelques mois à peine, on perçoit, à travers une adolescente et très vive amitié, ces dissemblances. « Je sais bien, écrit Giraud, que tu lis le *Journal des Goncourt*, et cette lecture est fort passionnante. Je comprends ton admiration pour la conscience littéraire de ces frères siamois du roman. Mais d'abord, as-tu lu tous leurs romans ? Si oui, en relisant le *Journal* à petites journées, et à l'amble, je crois que tu seras choqué cependant, par-ci par-là, d'une manifestation de vanité vulgaire.

Ah ! si c'était de l'orgueil à la façon de Barbey d'Aureville, ce serait superbe ! Mais il y a de la vanité, et même de l'envie : « Notre plaie au fond, c'est l'ambition littéraire insatiable et ulcérée, et ce sont toutes les amertumes de cette vanité des lettres, où le journal qui ne parle pas de vous, vous blesse, et celui qui parle des autres, vous désespère. » Cela est un peu diminuant, avoue-le.

« La partie anecdotique est très belle. Rien d'étonnant à cela : les Goncourt sont des anecdotiers. Chez eux tout est dans le détail, dans l'infiniment petit. Chaque personnage est fabriqué d'une collection de petites sensations menues, soigneusement étiquetées, rangées comme sur une étagère. Un personnage est un total de petits faits ; un livre, une réunion de petits chapitres. La phrase elle-même est un congrès d'incidentes, d'ablatifs absolus, sans le jet d'un Barbey ou d'un Taine.

« Ils sont admirables dans la sensation. Quant à l'idée, elle vient souvent de Joseph Prudhomme. Ils ont d'ailleurs le dédain de toute spéculation métaphysique...

« Et puis, je ne puis pardonner à Edmond la description des derniers moments de Jules. C'est atroce. Il faut être malade soi-même d'une maladie spéciale, celle d'écrire tout ce qui vous arrive, pour commettre inconsciemment une telle profanation.

« Mais je bavarde aussi moi. Nous reprendrons ce propos, à Bruxelles, le plus tôt possible. Mon Dieu ! que c'est stupide, les longues vacances. Tu vois que je deviens égoïste par désir de te revoir. Je t'aime bien aussi.

« A toi

« Albert. »

Toutes les lettres ne sont pas aussi sérieuses. L'une d'elles est même assez libre, d'autres sont insignifiantes. Celle de mars 1890 est caractéristique. Giraud travaillait probablement alors au manuscrit des *Dernières Fêtes*. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'il se débattait contre l'angoisse, la lassitude et le dégoût. Il regrettait tant son ami Delattre — qui se trouvait, une fois de plus, en vacances à Fontaine-l'Évêque — que ce soir-là, un beau soir de printemps, il prit sa plume la plus féminine pour écrire : « Ce que je t'envie, et comme je voudrais être à la place de mon épistole ! Oui, monsieur ! Il fait si beau et si bon, ce soir.

Nous sommes demeurés à *Sésino*, tantôt, sur la terrasse, sans rien dire, regardant les passants, mêlant la fumée de nos cigares, incapables d'une pensée, nous laissant vivre. C'était exquis. C'est à la fois très banal et très rare, charmant et un peu poignant, car, lorsqu'il fait trop beau, j'éprouve toujours la vague appréhension d'un chagrin possible. Alors j'ai voulu causer avec toi, un brin, sur le papier, complice d'un dialogue où il y a un interlocuteur qui ne parle pas.

« Et maintenant, Bruxelles s'allume. Les promeneurs mènent en laisse de jolis rêves de printemps. Pierrot, mon ami Pierrot, s'accoude à ma table et lit par-dessus mon épaule. Pierrot, vois-tu, c'est un être imaginaire et si réel, un composé de tous ceux que j'aime, et c'est toujours avec lui que je suis quand je suis seul. Il est si indulgent, Pierrot, et il comprend tant de choses. »

Delattre s'occupait alors des *Contes de mon village*. Giraud les avait lus. Il avait même conseillé à son jeune ami de modifier la fin trop mélodramatique de *Christine de Landelies*, récit qui n'est pas devenu, malgré cette modification, le meilleur du livre.

« Je trouve, écrit d'autre part Giraud, que tu as raison de publier, non pas pour le motif que tu dis, mais parce que tes nouvelles sont bonnes et qu'elles ne ressemblent à rien de ce que les écrivains de race wallonne ont fait chez nous. Je ne connais pas de meilleure raison que celle-là. Après cela, tu écriras sans doute plus tard des choses plus étendues et plus longues, des romans probablement. Mais ceci est déjà *de toi*, — ce qui est bien beau pour ton âge !

« As-tu décidé la question de l'éditeur, du papier, etc., etc. Si oui, tu me feras plaisir en me renseignant, afin que la *Jeune Belgique* puisse « corner » ton livre dans son prochain numéro. Sinon, je te signale les excellentes dispositions de Lacomblez, qui rêve de devenir le nombriil de la librairie belge, et qui, je crois, ne demanderait pas mieux que de t'avoir. »

Ce volume fut, en effet, publié chez Lacomblez, tout à la fin de 1890. Delattre avait vingt ans. Giraud s'intéressa vivement à cet ouvrage, qui lui est d'ailleurs dédié. Il fit même une démarche auprès de Georges Eekhoud, servant de l'art impur, afin d'obtenir une préface pour son jeune ami. Dans la lettre suivante, il rend compte à Delattre, sous une forme caustique, de cette démarche.

« Vu le Poldérien préfacier, écrit-il. Je n'ai pas eu besoin d'insister. Il va évidemment égorger en ton honneur tous les Wallons passés, présents et futurs, faire remonter ta généalogie à Roland Delattre, et démontrer que tu es un parfait Anversois. Je crois savoir qu'à l'instar de Mirbeau, dans l'article sur le plus-que-Shakespeare d'Oostacker, il cherche un grand homme pour t'auner. Tiens-toi bien. »

Inutile d'ajouter qu'il n'y a rien de cela dans cette préface. C'est même tout le contraire. Eekhoud y rend hommage, et avec sa chaleur habituelle, à un musicien liégeois, Grétry, de qui un air a bercé sa petite enfance. Il compare l'impression éprouvée jadis avec celle qu'il éprouve présentement à la lecture des contes de Louis Delattre. « Mon cher artiste, écrit-il, l'œuvre d'un écrivain sincèrement autochtone agit sur moi avec cette fraîcheur et cette vivacité. J'y retrouve présentés dans une autre gamme et dans un cadre différent, rajeunis pour ainsi dire, revêtus d'atours aussi originaux que pittoresques, dans un costume inédit, la tendresse, le culte que moi-même j'éprouve pour mon coin de pays. »

Dans la lettre dont nous avons commencé la lecture, Giraud ajoute — pour son ami Delattre, qui est une fois de plus en vacances à Fontaine-l'Évêque — quelques nouvelles des milieux littéraires :

« André Fontainas est parti. Le soir de son départ il a eu l'imprudence de confier au Poldérien qu'il aime *Le Moulin-Horloge* (1). Le Poldérien lui a fait, en Meunier-horloger reconnaissant, boire tout un tonneau de jus de porte-plume d'enfants pauvres malades, c'est-à-dire du porto coulonial. André m'est arrivé dans un bel état. Il m'a voulu parler (sic) de son volume *Le Sang des Fleurs* et il disait *Le Flanc des Sœurs*. Médite ça, petit biberon. »

Giraud égrène d'autres nouvelles encore, nouvelles plus ou moins intéressantes :

« ...Léon Dardenne est glorieux, écrit-il. Furnémont a trouvé un mot historique pour dépeindre la Tarasque dessinée par Léon

(1) Récit cruel qui se passe dans une colonie pénitenciaire et qui paraîtra plus tard dans *Le Cycle patibulaire*.

Dardenne : « Une pomme de terre dont la mère a eu peur d'un hérisson ! » Heureux celui qui trouve une définition pareille en sa vie ! Le Poldérien, coiffé de son immuable noir — son « haute forme » — est allé à Anvers pour aider Benoît (Peter en wallon) à reprendre Charlotte Corday (Cordée). Les autres n'ont rien fait de pittoresque... ».

Ici, il y a un trou de quatre années dans cette correspondance. La lettre suivante est datée du 6 août 1894. Elle n'est pas longue, mais importante. La grande crise physique et morale de Giraud s'annonce. Elle durera treize années. En effet, l'édition définitive de *Hors du siècle* (c'est-à-dire l'édition de 1894, revue et augmentée de quarante-six poèmes) date de 1897 et *La Guirlande des dieux* ne paraîtra qu'en 1910.

D'autre part, il est fait allusion, dans ce billet du 6 août 1894, à une promesse de Giraud qui n'a pas été tenue. Quelle promesse ? Un projet de réponse (quelques lignes griffonnées sur la quatrième page par Louis Delattre) nous l'apprend. Il s'agit d'une préface, préface aux *Miroirs de jeunesse*, très probablement. Ce recueil de contes, dédié à Georges Eekhoud, parut cette année-là, chez Lacomblez.

Quoi qu'il en soit, voici la lettre :

« Mon cher Louis,

« Je suis très embêté. Je reçois de Lacomblez un ultimatum conçu en termes crispants, auquel je ne céderais pas même en temps ordinaire, si je me portais comme le Pont-Neuf.

« Or, je suis de nouveau patraque, neurasthénique en diable et tellement *estomaqué* que depuis huit jours je n'ai plus pris que du bouillon.

« Tu comprendras que, dans ces conditions, je ne puis pas, en vingt-quatre heures, satisfaire ton éditeur.

« Veux-tu venir vendredi vers 4 1/2 h., chez moi ? Je te montrerai le poulet mal assis de Lacomblez et je te donnerai ton Japon, qui mettra, je l'espère, un peu de baume sur ta blessure.

« Ne me maudis pas trop et crois à ma vieille amitié.

« Albert Giraud ».

Nouveau trou dans la correspondance, trou de dix-huit années qui déborde ce qu'on pourrait appeler le grand silence de Giraud.

Les deux dernières lettres, celle du 6 août 1894 et celle du 13 avril 1912, marquent en somme les bords extrêmes de ce silence pendant lequel le poète fit, comme bien d'autres artistes flamands, un voyage en Italie. Après, peu à peu, il reprit goût à l'existence. Ce Flamand italianisé, comme l'appelle Valère Gille, retrouvait, à travers la mythologie grecque, le monde sensible avec toute la violence sauvage, mais pourtant contenue et contrôlée, de naguère. Avait-il évolué, changé ? Krains ne le croit pas. « *La Guirlande des dieux* et *La Frise empourprée* n'ajoutent rien d'essentiel à ses travaux antérieurs », écrit-il. D'après lui, la poésie de Giraud s'est nuancée, les couleurs se sont amorties, « l'âge a pacifié le poète ». Ce n'est pas l'avis de Giraud qui sait gré à Delattre d'avoir remarqué son évolution en parlant de *La Frise empourprée* dans son feuilleton du *Petit bleu*. Cette nouvelle lettre est intéressante à d'autres titres encore. Giraud partage, avec enthousiasme, l'avis de Louis Delattre, qui a vu dans les derniers vers de son ami une esthétique débitrice de Goethe et une sensibilité trempée dans celle de Wagner. Giraud le remercie de son long article dans une lettre datée du 13 avril 1912 :

« Mon cher Louis,

« Ton feuilleton (1) m'a fait — tu t'en doutes un peu ! — le plus vif plaisir, et je te remercie ici sans phrases de tout mon cœur. Il m'a aussi profondément intéressé, et beaucoup plus, sans doute, que tu le penses.

« Tu as vu très clairement ce que les meilleurs juges d'ici n'avaient fait qu'entrevoir : une évolution de la pensée et de la forme. Je pense, avec toi, que mon récent livre est non seulement mon meilleur, mais encore celui où je me suis mis tout entier... Sans doute, il y a dans les autres œuvres *des* visages de ma vie ; mais ici, il y a, je crois, tous les visages en un. Ce visage-là, on ne l'a qu'au seuil de la maturité, à condition d'avoir gardé son miroir de jeunesse.

« Deux remarques m'ont particulièrement frappé. La première, c'est celle de l'équilibre goethien. Ici tu t'es rencontré avec Severin. De tous les qualificatifs que l'on peut décerner à un

(1) Il s'agit d'un feuilleton littéraire paru l'avant-veille.

artiste, celui-là est, pour moi, le plus précieux. Te rappelles-tu l'admirable vers de l'inégal Barbier :

Artiste au front de marbre avec des mains de feu.

« L'Olympien de Weimar m'a montré le chemin de l'Olympe. Et quand j'ai terminé un poème, il m'arrive souvent de me demander : « Qu'est-ce qu'il en dirait ? »

Ainsi s'achève ce passage de la lettre de Giraud. N'est-il pas permis de supposer, d'autre part, que cet équilibre goethien dont parle Louis Delattre vient, chez Giraud comme chez Goethe lui-même, de ce que Valéry a appelé, dans un fragment consacré à l'auteur de *Faust*, « cette mystique étrange de l'objectivité » ? Les deux poètes — Goethe et Giraud — donnent à l'apparence du monde leur consentement. « C'est le calme qui accepte, écrit Delattre, c'est la paix qui comprend, c'est le bonheur qui jouit. » Mais Goethe et Giraud ne se livrent pas à l'apparence du monde, ils s'en servent et ils l'abandonnent lorsqu'ils l'ont vidée de son contenu. Instinctivement, ils n'oublient jamais de se méfier des mots. L'attitude de défense qu'ils ont rejointe, peut-être par des chemins différents, leur confère une sorte d'immunité. La vie continue à les nourrir, mais sans plus les atteindre.

Revenons maintenant à la lettre que nous lisions :

« Une autre remarque aussi, écrit Giraud, m'a vivement intéressé : je veux parler du rappel wagnérien que tu découvres dans *Le secret du Sphinx*. Tu pourrais en découvrir d'autres, notamment dans le poème des mères douloureuses. Sieglinde me hantait quand je l'écrivais. Notre sensibilité a été trempée dans le rêve du grand Richard, qui, lui aussi, s'il avait vécu aussi longtemps que Goethe, eût, je le jure, écrit son *Iphigénie*...

« Esthétique influencée par Goethe, sensibilité trempée dans le rêve wagnérien, cela ne me déplaît point, je t'assure. Dans l'ordre de la pensée, on peut adopter un père ! »

Et Giraud termine cette partie de sa longue lettre par une remarque qui peut paraître inattendue :

« Quand au vers même, je t'avoue que je suis de plus en plus féru de Musset !

« Et voilà ! »

La dernière lettre de Giraud a été écrite durant un triste hiver de la guerre de 14. Louis Delattre venait de perdre un père qu'il aimait beaucoup et son ami lui envoie trois pages sans date, écrites au galop, mais pleines d'une émotion profonde.

Ainsi se termine, au moins sous sa forme épistolaire, cette amitié de jeunesse qui s'était prolongée bien avant dans l'âge mûr et qui conserva longtemps les caractères de l'adolescence. Elle nous montre des hommes avant l'âge où les cœurs et les esprits souvent se déforment. Tout porte à croire que cette amitié fut profondément sincère et désintéressée. Il est difficile d'imaginer d'autres raisons de sa durée entre deux êtres différents de race, de complexion, de goût et d'âge. Ils étaient en somme aussi différents que possible. L'un était négatif ; l'autre, positif ; et avec une égale véhémence. L'un méprisait le peuple, l'autre l'aimait. Leur amitié ne peut s'expliquer que par des intérêts élevés communs, par l'attraction qu'exerçait sur eux leur différence même qui renouvelait continuellement, pour l'un comme pour l'autre, le plaisir d'être ensemble.

Une Précision sur l'Évolution mystique de Max Elskamp.

Lecture faite en séance du 8 juillet 1950,
par M. Charles BERNARD.

Je me suis demandé souvent si tant d'auteurs séduits par l'hôte de la rue Saint-Paul et qui ont contribué avec un zèle si louable à composer un Max Elskamp « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change », faute d'avoir connu l'homme, ne se sont pas rendus coupables sinon d'une imposture, tout au moins d'un maquillage au travers duquel on ne reconnaît plus l'être de chair, de sang et de nerfs. Non point que Max ne fut tout entier l'homme de son œuvre. Ni qu'il y eut exprimé le meilleur de lui-même au moyen des symboles que lui suggérait le décor anversoïse et en tout premier lieu l'iconographie religieuse. Il avait le don suprême du poète, la sublime naïveté, comme dit Baudelaire. Le don de se mettre au centre même de la naïveté populaire qui est poésie. Mais Max qui dans son œuvre donne l'impression de n'avoir lu aucun livre était fort avancé dans l'étude du chinois. Son érudition était extraordinaire. Elle embrassait la littérature, les arts et les sciences. Elle s'étendait à la magie, à toutes les choses de la navigation, aux astrolabes. Mais il avait horreur du pion. Il lui tendait le poing, il est vrai en se gaussant, gardant sa fureur pour les marchands, les flamingants et les juifs. Voilà déjà des traits passionnels. Or, sous son extérieur réservé et courtois qu'il prenait vis-à-vis des gens qui lui étaient indifférents, il était tout passion. Il criait sa joie et sa colère. Il était exclusif en amitié, entier dans ses haines qu'il avait tenaces. Il avait naturellement l'esprit d'irrision et le goût de la mystification.

Il avait un plaisir de gosse à en raconter une, demeurée célèbre dans les annales de la Section Littéraire du Cercle Artistique d'Anvers. Celle-ci était divisée en deux clans, celui des avocats, basochiens incorrigibles, et celui des professeurs, gens sérieux. Les avocats avaient organisé une séance de proverbes japonais, est-il besoin de le dire, tous apocryphes, mais qui firent se pâmer les professeurs sur la sagesse populaire en Extrême-Orient. Je ne vous en citerai pas d'exemples, ils sont inconvenants. Cependant une biographie authentique de l'auteur de *Dominical* ne peut laisser dans l'ombre ce côté truculent pour ne pas dire rabelaisien de son caractère.

Cette attitude en était une de défense contre le bourgeois. Fils de bourgeois, son père était banquier, sa mère était issue d'une famille de propriétaires de carrières d'Écaussinnes, ayant gardé de cette double ascendance un dosage très équilibré de sensualisme flamand et de sensibilité latine, il nourrissait à l'endroit de sa caste un sentiment de révolte incoercible. Son non conformisme n'était pas une attitude mais une réaction naturelle. On ne saurait croire à quel point sa susceptibilité s'irritait d'une incompréhension où déjà son esprit inquiet prétendait discerner le sarcasme et une hostilité ouverte. La joie, la reconnaissance démonstrative qu'il prodiguait au confrère, à l'ami qui voulut bien se proclamer son lige, suffisait à en témoigner.

Nous sommes donc en présence d'une dualité que même ceux qui ont voulu la reconnaître ont toujours plus ou moins escamotée pour ne s'attacher qu'à l'auteur. Non point que derrière celui-ci on ne discernât l'homme dans le sens où l'entendait Pascal. Le lecteur attentif ne sent que trop son angoisse et sa souffrance dans la sublimation des symboles dont la naïveté ne saurait l'égarer. Comme si ce n'était pas sur l'immense misère humaine, aux heures interlopes où clignotent les veilleuses, que se penchent les Vierges des carrefours. Nous découvrons ici l'autre Max, le Mystique.

Le sujet n'est pas facile à aborder et j'avoue que j'y ai scrupule. Le langage poétique de Max Elskamp ne doit cependant pas nous égarer sur la nature véritable de ce mysticisme qui chez lui n'était pas seulement une inclination profonde de l'âme, mais qui se doublait d'une soif qu'on peut qualifier de dangereuse de

connaître, d'un désir d'absolu et d'une aspiration au nirvana. Je laisserai à d'autres le soin de dire que le fruit de l'arbre de la science où Max avait mordu, avait perverti cette merveilleuse intelligence. Max a-t-il tendu vers une sorte de dépassement du christianisme, et, tranchons le mot, était-il bouddhiste ? Je n'aurais certes pas abordé ce débat si je n'avais été à même d'y verser un document précieux, sinon décisif.

Mais ici, une parenthèse. Nous avons eu le grand plaisir, au cours de nos dernières séances, d'avoir eu communication des lettres d'écrivains qui ont été commentées avec autant d'esprit que d'érudition. Deux lignes d'une correspondance privée en disent parfois plus que deux volumes d'écrits destinés à la publicité, sur la vraie nature de l'homme. Cependant notre directeur faisait observer, non sans pertinence si ce n'est pas sans malice, à propos des lettres de Giraud à Delattre dont nous donna lecture notre confrère Constant Burniaux, que leurs auteurs y avaient l'air d'être en représentation, qu'ils avaient composé leur personnage comme s'ils avaient su d'avance qu'elles étaient destinées à la postérité.

C'est un reproche qu'on ne pourrait pas faire à Max Elskamp qui, devant ses amis, se montra toujours tel qu'il est. J'ai ici une douzaine de lettres qui s'échelonnent de 1896 à 1913. Ce n'est guère beaucoup, mais Max et moi nous nous voyions assez régulièrement pour nous dispenser de nous écrire. Dans la première il m'appelle Cher Monsieur Bernard, dans les suivantes je suis vite devenu son Cher Charles ou son Cher Vieux. Je ne vous en ferai pas la lecture car Max y témoigne de son amitié avec une magnanimité qui était bien dans son caractère généreux, mais qui me remplirait de confusion. Seulement, pour montrer à quel point il était sensible, j'extrais quatre ou cinq lignes d'une lettre de remerciements à propos d'une conférence que j'avais faite sur lui.

« Mon Esculape qui assistait à la conférence m'a dit ceci, » littéralement : Il a parlé de vous comme d'un frère aimé » et il m'a semblé qu'il vous vengeait de quelque chose — Oui, » mon bon Charles, tu m'as vengé. »

Mots, n'est-ce pas ? Lourds de sens et qui nous introduisent

dans cette enclave qu'on pourrait appeler maudite, de la vie du poète.

Mais voici une lettre qui montre son caractère exubérant, enjoué, moqueur. On y verra comment ce folkloriste — c'est lui qui fonda avec son ami Edmond de Bruyn le Conservatoire de la Tradition Populaire dont les collections furent léguées à la Ville d'Anvers — comment ce folkloriste dis-je se moque du folklore et du pédantisme où il peut conduire. Ceci à propos d'un écrit d'un autre spécialiste, Émile van Heurck.

Mon cher Vieux,

« Je te remercie de m'avoir évité l'assassinat du ridicule, en cette lettre de notre extraordinaire ami. C'est encore plus beau « imprimé » que lu, à moins que cela ne touche à la folie.

Décidément le folklore mène à l'imbécillité et nous aurons tous deux, quelque jour, un compte sérieux à rendre de ce chef.

Autre chose, mon bon Vieux, voici une chose « énorme » de quoi mettre en fureur tous les collectionneurs de la terre. Savais-tu qu'il y a des *oiseaux folkloristes ou collectionneurs* ? La manie de la collection ne serait donc pas seulement un des prodrômes de l'aliénation mentale mais relèverait donc, ou serait plutôt *une fonction animale* ! Est-ce assez beau, hein ? Dans un livre plutôt rare et quelque peu embêtant, que je possède : *Les jeux des Animaux* par K. Gross, professeur à l'Université de Bâle, traduit de l'Allemand par Van Gennep, Alcan édit., on trouve des choses renversantes, entre autres :

La viscache, ne t'effraye pas, c'est un rongeur américain, a une habitude très spéciale. Elle collectionne à l'entrée de son trou « tous les objets durs, os, pierres brillantes, tiges de chardons, etc. Du rat californien on a trouvé des nids faits ainsi ! « L'extérieur est composé entièrement de clous tournés la pointe en dehors, parmi les clous se trouvent les objets suivants : 2 douzaines de couteaux, des fourchettes et cuillères, un fusil de boucher, le boîtier d'une

montre en argent et, à part, le verre et le mouvement ». (sic) Ceci est plutôt joli. Un oiseau de Syrie (Sitta) collectionne des ailes brillantes d'insectes. Le baya d'Asie collectionne les lucioles et les fixe à l'intérieur de son nid avec des boules d'argile dans un but décoratif. L'oiseau de la Nouvelle Galle du Sud appelé « *caladora maculata* » collectionne les objets de couleurs vives, les plumes caudales du perroquets, des os, des coquillages blanchis par le soleil, qu'il dispose dans les branches autour de lui. Cet oiseau change continuellement la disposition de ces objets qu'il emporte avec lui quand il joue (ohé! les catalogues!) Il y a des tas d'oiseaux collectionneurs et c'est là où je voulais en arriver, sais tu comment mon auteur appelle cette manie de la collection ?

SPLENDE PERCEPTION!!!!

Mets toi à genoux, est-ce assez exquis, est-ce assez ça ! Quel coup de pied dans l'a... de l'Académie d'archéologie. A présent voici l'énorme : Cette *spilende perception* a pour but de provoquer la femelle au c... par la splendeur de l'appartement ! (il y a même une espèce de coqs de bruyère qui ont des salles de bal dans les forêts où ils font des danses russes devant une galerie de femelles).

Ainsi Max a pris un véritable plaisir d'écolier à transcrire un passage pour faire partager à son correspondant les joies de sa découverte. Ai-je voulu cette longue incidente avant d'arriver au drame sous-jacent à cette exubérance, à cette insouciance apparante ? Je ne dirai pas une façade, car le vrai Max Elskamp est aussi bien là-dedans que dans l'autre. Mais voici l'autre. L'autre arrivé au bout de son angoissant cheminement dans la nuit et goûtant enfin, du moins il le dit, la sérénité de la certitude. J'ai ici une lettre que je juge capitale à cause du jour qu'elle jette sur son évolution spirituelle et morale. Elle est datée du 6 juin 1913. Max me remercie tout d'abord pour un article que j'avais publié sur lui à l'*Éventail*.

« Je crains bien, dit-il, que toi seul et peut-être deux ou trois amis excuserez mon petit chapeau et le reste ; les autres ne me prendront jamais que pour un dentiste ou quelque chose d'approchant ; je ne suis pas un homme

sérieux, voilà ! et je m'en vante et pour le reste je donne tout Anvers y compris le folklore pour toi seul et un peu Dumercy. »

Je saute une phrase. Puis Max continue :

« Mon bon Vieux, je sens que je devrais te parler un de ces jours, d'une chose que je cache, que tu trouveras peut-être un peu ridicule mais que j'ai durement cherchée depuis 7 années. Sache, bon vieux, que j'ai trouvé ma lumière, une chose philosophique très embêtante, *pour les autres* ; si tu lisais un de ces jours Oldenberg, tu saurais où je vais. Et si invraisemblable que cela puisse te paraître j'ai touché depuis 6 mois le port ; *je suis arrivé* ; c'est le bonheur relatif, certainement la Paix et surtout la *Certitude*. Je te dis cela (pour toi seul) parce qu'on n'a pas le droit de se cacher de son meilleur ami. Je suis la voie du milieu, à peu près selon Bouddha, du moins selon le seul mode possible pour un occidental... Celà doit te paraître un peu fou, mais j'ai peiné comme un nègre ; à présent je tiens ce que je voulais tenir ; je sais, et, rassure-toi, je ne fais pas de prosélytisme. La chose est impossible du reste, car la vérité n'est pas universelle ; elle est propre à l'individu ; donc j'ai *ma vérité, ma lumière* et comme dit Colette Willy, « il ne peut plus rien m'arriver de malheureux », car je sais ce qui peut arriver. Voilà mon brave Charles, je ne suis ni pochard, ni toqué mais j'ai trouvé comme feu Archimède. »

Il termine par une plaisanterie où il est tout à fait lui, mais qui pour d'aucuns pourrait sonner faux. Je me souviens que je suis allé lui rendre visite peu après. Il m'a introduit dans une sorte d'oratoire. Ce fut la seule fois où j'y ai été admis. Nous avons très longuement parlé. Ou, plutôt, lui m'a parlé. J'en ai gardé le souvenir de tentures aux couleurs mortes, de choses rares et mystérieuses, d'un Bouddha finement sculpté en bois doré. Je suis resté profondément bouleversé.

J'aurais dû, en rentrant, reconstituer cet entretien. Mais qu'aurait-il pu m'apprendre au-delà des confidences de la lettre ? Après avoir longtemps hésité, j'ai cru ne plus pouvoir en garder le secret par devers moi et je le livre à vos méditations.

Max est mort depuis 27 ans. Il avait été élu parmi nous. Malgré l'opposition de Giraud, a-t-on dit. Cependant j'ai eu le plaisir de déjeuner chez Max Elskamp avec Albert Giraud, dans l'hôtel hospitalier du Boulevard Léopold, depuis Avenue de Belgique, à Anvers. Max, comme toujours, se montra un hôte parfait et Giraud, conquis — il était en compagnie de Sylvain Bonmariage — fut étourdissant. Mais Max, si grande qu'eût dû être pour lui sa joie d'être de l'Académie, n'y siégea jamais. Les affreux fantômes que charriait sa maladie, la même dont un livre récent nous a révélé qu'est mort Gustave Flaubert, après avoir défait cellule par cellule cet admirable cerveau et hanté si sauvagement ses nuits de délire, lui avaient laissé enfin la grande paix.

Discours

prononcé par M. Maurice DELBOUILLE à l'inauguration
de la rue Jean Haust à Liège, le 23 septembre 1950.

Monsieur le Bourgmestre,
Madame,
Mesdames, Messieurs,

L'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises se doit d'être présente à cette cérémonie où est célébrée la mémoire d'un de ses anciens membres les plus illustres et les plus fidèles. Elle se doit de féliciter la Société de Langue et de Littérature Wallonnes pour son initiative et de remercier la Ville de Liège pour sa décision.

Vous dirai-je combien le messager de notre compagnie est à la fois honoré et touché de la mission de gratitude et d'hommage qui lui incombe ce jour, à l'instant où Liège donne à l'une de ses rues le nom de *Jean Haust* ?

Il n'est point nécessaire — et il ne serait pas décent pour moi — de rappeler ici les travaux innombrables et superbes par quoi Jean Haust a bien mérité de notre patrie liégeoise.

On a dit son autorité de maître et ses fils spirituels — déjà devenus des maîtres à leur tour — sont la meilleure preuve de la valeur de son haut enseignement. On a dit son labeur, fervent et tenace, partout où on l'appelait à servir notre dialecte et sa littérature. On a dit l'érudition et le soin de l'éditeur qui a présenté au public tant d'œuvres importantes qui jalonnent notre passé depuis le XIII^{me} siècle, des médicinaires rares et difficiles du moyen âge jusqu'aux poèmes à peine éclos du grand Henri Simon, en passant par les *pasquèyes* du XVII^e s., le fameux *Voyédje* et l'immortel *Tâtî*, né, lui, du temps de nos pères.

Le grand public connaît moins le Haust étymologiste, l'inf-

tigable chercheur, l'érudit aux connaissances vastes, précises et ordonnées, le vrai savant, sévère pour lui-même comme pour les autres, sûr de sa méthode mais toujours soucieux de la parfaire encore. Jean Haust a été le dialectologue authentique qui sait l'extension et la vitalité de ses vieux mots, leurs formes multiples et leurs significations diverses, et, plus secrètes encore, leurs lointaines origines et toute leur histoire, obscure en ses détails, merveilleuse en ses reflets humains. Il n'y a pas un mot de chez nous que Jean Haust n'ait scruté dans ses valeurs et dans ses emplois, pas un qu'il n'ait cent fois répété en y prenant un secret plaisir, pas un, rugueux ou fluide, brutal ou délicat, qu'il n'ait caressé de sa patiente curiosité et de sa vénération passionnée.

C'est de cet immense savoir et de cet amour plus vaste et plus profond encore, qu'est faite la riche substance du *Dictionnaire des rimes*, du *Dictionnaire Liégeois* et du *Dictionnaire français-wallon*, ces trois nefs du temple le plus majestueux qui ait été édifié par des mains pieuses à la gloire du patois quotidien des gens de chez nous, — à la mémoire de ce peuple liégeois des siècles révolus dont le génie intime palpète, toujours vivant, toujours vibrant, dans chaque mot, dans chaque expression du terroir, et continue de nous inspirer dans ce que notre vie a de plus doux et de plus intime.

En tirant de l'ombre, pour les mettre dans la pleine lumière d'une science parfaite et d'une tendre sollicitude, les trésors lexicaux lentement accumulés par le wallon au long de tant de siècles de vie collective, à partir de tant de travail, de souffrances, de joies, d'amours, de luttes, d'émotions, de rires, Jean Haust a servi hautement l'histoire de notre région et de notre cité. Il a apporté aussi de très utiles enseignements à l'histoire des parlers romans et à la linguistique générale. Il nous a fourni surtout des moyens de mieux connaître et, partant, des raisons de mieux aimer, dans ce qui fait son essentielle originalité, la vie liégeoise d'aujourd'hui et de demain.

Témoignages d'une maîtrise qui a assuré à l'étranger le renom de notre école de dialectologie, les œuvres de Jean Haust sont encore l'offrande la plus pure et la plus claire à notre patrie liégeoise.

Liège est légitimement fière de ceux de ses fils qui ont contribué à sa renommée par leur savoir, par leur talent ou par leurs vertus. Elle a bien raison d'inscrire leurs noms aux coins de ses places, de ses boulevards et de ses rues. Ce sont autant de preuves de sa lucide gratitude, autant de leçons aimables aussi qu'elle propose au passant.

Dans un monde où l'on doit sans doute pardonner au temps d'éteindre vite bien des célébrités trop souvent orgueilleuses ou vaines, — dans un monde où plus que jamais il faut même savoir oublier beaucoup si l'on veut espérer vivre un peu, il convient cependant que les sages de la cité arrachent au flux du « temps qui efface », les noms des quelques hommes qui ont mérité de survivre dans la mémoire de nos enfants.

C'est aux petits enfants de Liège que je pense en cet instant, à nos fils et à nos filles, mais aussi à nos arrière-neveux qui ont le privilège d'être à la fois notre espérance et l'avenir de notre terre.

Il est bon qu'ils lisent ainsi longtemps encore, inscrits au coin des rues de leur ville étalée sur les rives et les collines de la Meuse, les noms de ceux qui auront fait cette ville, de ceux qui l'auront illustrée.

Il est bon, il est nécessaire que ces noms de Liégeois soient répétés, chez nous et au dehors, comme autant de témoignages de la grandeur liégeoise.

Il est bon, il est doux à penser, il est utile que se lisent, parmi ces noms, les noms de ceux qui auront le mieux exalté l'originalité de notre terroir.

Et si la part doit être belle de ceux-là qui, poètes, ont reçu le don de faire dire aux mots de tout le monde autre chose que ce qu'ils ont toujours dit, — s'il faut bénir la poésie, sans quoi les mots — comme les choses sans soleil — ne seraient vraiment que ce qu'ils sont, il est légitime et fort louable sans doute de remercier et de signaler à l'attention de nos fils ceux qui, renonçant à bien des joies, se sont consacrés à l'étude scientifique de ces mêmes mots pour leur faire dire, à notre intention, les mille secrets d'une longue histoire qui est celle de nos aïeux, les mille aspects d'une vie qui est celle de notre peuple, les mille reflets d'une âme qui est notre âme.

Il fut un temps où l'on croyait à l'identité de la chose et de son nom et où l'on attribuait aux mots des forces surnaturelles. Nous avons certes, aujourd'hui, une vue moins mystique du langage. Et cependant nous éprouvons, n'est-ce pas, la satisfaction d'une justice rendue, d'un équilibre établi ou d'une nécessité accomplie en voyant le nom de Jean Haust, qui a identifié tant de noms de lieux pleins de mystère, fixé à son tour en un généreux toponyme pour désigner une partie de cette rue Fond-Pirette où il a vécu tant d'années, où tant d'amis sont venus lui apporter le témoignage de leur affection, — où il a rassemblé pour les méditer et les féconder tous les matériaux de tous les problèmes historiques ou géographiques des parlers wallons, — où il a dû, en ses promenades quotidiennes, accrocher aux détails d'un décor familier, tant de pensées et tant de questions dont était faite la vie de son esprit toujours en éveil, — où continue de revenir, à n'en pas douter, si les fois anciennes n'ont pas menti, son âme en quête d'un havre familier où retrouver son horizon, ses habitudes, ses démarches et les tendres affections qui ont fleuri l'existence du beau savant, du maître prestigieux, du magnifique Wallon que fut notre regretté confrère.

Hommage à Balzac.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Académie, en décidant de célébrer par une séance publique la mémoire d'Honoré de Balzac à l'occasion du centenaire de sa mort, a voulu reconnaître la dette contractée par le royaume de la langue française envers l'écrivain qui a le plus fait pour rendre populaire par son œuvre de visionnaire l'alliance de l'imagination et de l'esprit.

Tous ceux, à travers le monde, qui se reconnaissent tributaire de cet exemple, ne peuvent évoquer la mort de Balzac sans y voir le sacrifice suprême à une vocation incoercible. Balzac s'est littéralement tué à poursuivre son rêve. Et ce rêve, inséré, dans le monument de son œuvre littéraire, dépasse encore cette matérialisation. En lui restant inférieur l'écrivain ajoute le pathétique de ses déficiences, le drame de son désespoir à la puissance de l'élan sans lequel il n'aurait pu aller jusqu'au bout de sa volonté créatrice, la volonté de laisser un monde à la mesure de son génie.

Ce monde nous le possédons, monstrueux et puéril, frénétique et diffus, grouillant de désordre et dominé par des individualités prodigieuses, supérieur par moments à la réalité qu'il dépasse et refoule, animé d'une philosophie simpliste — vivant enfin d'un souffle haletant où se perçoit celui de l'homme qui l'a soutenu d'un cœur surmené.

À la littérature réservée à une élite, empreinte de conformisme, éloignée de l'humanité par les canons d'un art progressivement détaché de la vie, l'ambition de Balzac fut de substituer l'image ressemblante de la société humaine. Après lui, à cause de lui, d'autres, innombrables, se sont levés et le monde du roman

n'a cessé de s'accroître, concurrence parfois victorieuse à l'État civil dont Balzac se déclarait le rival.

Il n'a découragé personne. Ses défauts ont servi d'excuses aux tentatives infructueuses. Ses créations ont fait souche dans toutes les réussites littéraires. Le qualificatif de balzacien est une récompense dont l'abus écrase la prétention. Les noms de Grandet, de Goriot, de Gaudissart, de Birotteau, de Vautrin, de Rastignac, de Gobseck sont entrés dans le dictionnaire telles des identités linguistiques. Ils valent comme points de comparaison à l'égal de ceux des héros de la légende et de l'histoire. On leur doit cette démesure sans laquelle la littérature est incapable de trouver une norme à l'échelle de l'humanité transposée.

Il ne s'agit point de célébrer un style, de vanter une observation, d'approuver des idées, de défendre une morale — mais de saluer le grand fait de l'apparition d'une nébuleuse dans le ciel des créateurs imaginaires.

Autour d'un lit de mort les discordes s'apaisent. Le lit de Balzac, à cent ans de distance, appelle à lui l'unanimité d'une double postérité. Celle de ses personnages, et chacun de nous y nommera ses préférés. Celle de la foule des écrivains où chacun de nous, déjà, s'efforce de marquer sa place.

Victor Hugo s'y est inscrit le premier, alors que Balzac mourant avait encore les yeux ouverts. Il annonça, le soir même, que l'Europe allait perdre un grand esprit. L'Europe ne l'a point perdu. Quand un homme, doué pour la création, a multiplié le rythme de sa production jusqu'à y sacrifier ses jours et ses nuits, sa santé, son bonheur et sa vie, tout ce qui est sorti de lui porte la marque du sang et de la chair.

Le 18 août 1850, à onze heures et demie de la nuit, s'est arrêté le souffle. Mais la flamme ne s'est pas éteinte. Et parce qu'elle brûle encore, chaleur et lumière, tant qu'il y aura des écrivains animés du désir d'imiter la vie on citera Balzac avec gratitude, avec respect, avec la désespérante ambition de le continuer.

L'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique prononce aujourd'hui son nom dans la ferveur consciente de ce qu'elle lui doit.

Henri DAVIGNON.

Balzac et la Belgique.

Lecture faite en séance du 14 octobre 1950,
par M. Gustave CHARLIER.

A notre connaissance, Balzac n'a fait en Belgique qu'un petit nombre de séjours, à la fois hâtifs et tardifs. Fin octobre 1843, rentrant souffrant de Russie, il entreprenait de « voir la Belgique en quatre jours ». C'est assez dire qu'il ne retint pas grand chose de cette course précipitée. Tout au plus note-t-il, en passant, « la magnificence du pays, d'Aix à Liège, qui vaut la Suisse »...

Près de deux ans plus tard, au mois d'août 1845, le voilà de nouveau dans nos provinces. Venant de Cannstadt, il les traverse du sud au nord, et, par Bruxelles et Anvers, gagne Rotterdam et La Haye. Cette fois, M^{me} Hanska et sa fille Anna l'accompagnent. Aussi, dans sa lettre à l'« étrangère » du 12 décembre suivant, le grand écrivain, rappelant avec ravissement cette excursion de vacances, ne manque pas de mettre Bruxelles et Anvers au nombre des vingt-trois villes qui lui sont « sacrées », parce qu'il y a connu l'amour. Mais s'il qualifie, on ne sait trop pourquoi, Anvers de « fleur d'automne », Bruxelles marque pour lui, je cite ses propres paroles, « le triomphe de deux tendresses uniques ». En dehors de ces confidences, pas un mot, du reste, sur ses impressions de voyageur...

La Fontaine l'a noté déjà : les amoureux sont volontiers l'un pour l'autre

« un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ».

C'est vrai même des amoureux un peu mûrs qu'étaient alors le fécond romancier et son Égérie polonaise, et l'on s'explique son silence sur les choses et les gens de chez nous... Aussi bien qu'eût-il pu en dire ? On imagine qu'interrogé à ce propos, il

aurait dû parodier les vers épigrammatiques de Corneille sur Richelieu, et déclarer, à son tour, qu'il ne pouvait ni louer, ni blâmer notre pays :

« Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien ».

Le mal, en l'occurrence, c'étaient les frauduleuses pratiques de la contrefaçon, qui le privaient de droits d'auteur dont il avait, hélas, le plus pressant besoin. Le bien, légitime compensation à ce criant abus, c'était la diffusion singulière que donnaient à son œuvre les presses bruxelloises des Hauman et des Méline, travaillant ainsi, un peu malgré lui, à la gloire européenne de son génie créateur.

Traiter de Balzac en Belgique, c'est donc, uniquement, essayer de tracer, autant que faire se peut, la courbe de sa réputation littéraire dans nos provinces ; c'est tâcher de montrer comment son œuvre y a été accueillie et quelles réactions diverses elle y a déterminées, de 1830 à nos jours ; en d'autres termes, c'est tenter de suivre les contours de l'ombre qu'a projetée chez nous le géant de *la Comédie humaine*.

Les années qui suivent nos Journées de Septembre voient son astre monter à l'horizon avec une rapidité singulière. Sa gloire s'impose, en effet, très vite. « Ce n'est pas Voltaire, ce n'est pas Diderot, ce n'est pas l'Allemand Hoffmann, s'écrie le *Courrier* de 1831, annonçant les *Romans et Contes philosophiques*, mais c'est quelque chose qui tient de tout cela, et qui cependant porte un profond cachet d'originalité ». En 1833, recommandant à ses lecteurs l'*Histoire des Treize*, l'*Émancipation* leur promet qu'ils trouveront dans ce récit « un intérêt toujours palpitant, la nature saisie sur le fait », et enfin « le style Balzac, tout est là ». Dans le même ouvrage, le satirique *Méphistophélès* lui-même apprécie « ce charme puissant dont Balzac sait revêtir tout ce qu'il touche », et il s'en autorise pour le proclamer « sans contredit, aujourd'hui, le meilleur de nos conteurs ». En 1834, l'*Émancipation* vante son « rare talent » et l'*Artiste* constate à son tour : « M. de Balzac, décidément, est l'écrivain à la mode » ; les femmes

« l'ont pris sous leur protection et le prônent à tout venant ». Et *l'Indépendant* exprime le sentiment général lorsque, la même année, il le classe parmi « les premiers talents littéraires de France ».

Pourtant, notre opinion littéraire ne met pas sur le même plan toutes les œuvres sorties de sa plume. Elle n'apprécie guère les *Contes drôlatiques*, que *l'Artiste* trouve « graveleux ». *La Physiologie du Mariage* ne laisse pas de la déconcerter quelque peu : « œuvre d'ironie et de désenchantement », prononce *l'Indépendant*, tandis que *l'Artiste* se récrie contre le pessimisme outrancier de ces pages, non sans ajouter toutefois que, « pour comble de malheur, le livre est charmant, plein d'esprit, de gaieté, je dirai presque de science ». Reparus en 1834, *les Chouans* sont plus discutés encore et notre presse se partage à leur sujet. *L'Indépendant* leur reproche de n'être tout à fait « ni un roman historique, ni un roman de mœurs », et *l'Artiste* leur en veut d'accumuler des « descriptions souvent sans intérêt » et de peindre en Marie de Verneuil une « misérable créature », à laquelle on ne peut s'intéresser. Par contre, le *Courrier belge* vante fort cet ouvrage, « dont la partie descriptive est admirable » déclare-t-il, et la même Marie de Verneuil, dont le caractère « domine toute l'action », lui paraît « une des plus ravissantes créations de l'auteur ». Et *l'Émancipation*, de son côté, déclare tout net que, dans cette œuvre, « Balzac a égalé Walter Scott ».

Quant au *Médecin de campagne*, il suscite d'abord quelque surprise : on s'étonne d'y trouver tant de pages d'économie rurale et politique. *L'Émancipation*, tout en approuvant l'auteur de s'être, dans ce livre, « transporté des salons aux chaumières », proteste contre ses idées anti-démocratiques, où elle voit « une véritable impiété sociale ». Mais le beau caractère de Bienassis, et surtout l'histoire de Napoléon racontée dans une grange, décident du succès du livre, « œuvre de grave et sérieuse méditation », déclare *l'Artiste* qui se rencontre avec le *Méphistophélès* pour la juger digne du prix Monthyon.

Il est, par contre, des œuvres balzaciennes que notre opinion unanime met hors de pair. C'est la *Peau de Chagrin*, « un des livres qui resteront » dit un critique, ou *l'Histoire des Treize*, ou encore *la Femme de trente ans*. Ce sont surtout les fictions

réunies dans les *Scènes de la vie de province* et les *Scènes de la vie privée*. *L'Émancipation* vante par-dessus tout *Eugénie Grandet*: c'est « la nature prise sur le vif », note-t-elle, et elle promet à ce chef-d'œuvre « une vogue soutenue et durable. » « Nul auteur, proclame de son côté *le Libéral*, mieux que M. de Balzac, n'est parvenu à donner la vie à ces scènes d'intérieur, à ces péripéties que l'exiguïté de la scène rend souvent plus terribles ». *Le Courrier belge* vante « sa profonde connaissance du cœur des femmes et de la société parisienne ». Sur ce point, *l'Indépendant* marque son accord : « M. de Balzac est surtout un excellent peintre de physionomies morales, et c'est en particulier dans ses portraits de femmes qu'il réussit le mieux. » Il a, note le même journal, « depuis six ans produit à lui seul autant de livres que quatre de ses confrères, et pourtant, au fond de chacun de ses récits, il y a une pensée ».

On le voit assez par ces jugements, en grande majorité favorables, et dont il serait facile d'augmenter le nombre : vers 1834, Balzac jouissait chez nous d'une grande réputation, et son activité d'écrivain était suivie avec la plus sympathique attention. La querelle de la contrefaçon allait-elle changer tout cela ?

A la fin de 1834, Balzac, après Jules Janin, partait en guerre contre les contrefacteurs bruxellois. Il donnait en novembre, à la *Revue de Paris*, une *Lettre adressée aux écrivains français du XIX^e siècle*, qui était surtout une violente philippique contre la contrefaçon belge, et, du même coup, contre la Belgique elle-même. Notre pays y était dénoncé comme « l'étranger le plus odieusement, le plus ignoblement voleur ». Et ce seul trait donne une idée du ton...

Au cours de la polémique qui va s'engager, Balzac n'échappera pas sans doute à certaines estocades décochées dans la chaleur du débat. On ironisera sur sa petite taille, on le peindra « court et rouge comme un œuf de Pâques » ; on le plaisantera sur son cabriolet, sur sa canne ou sur ses démêlés avec les recors et les gardes du commerce, ou encore sur sa prédilection pour les femmes de trente ans. On feindra de le louer d'avoir, en littérature, « inventé les femmes », sans doute pour permettre à un

grincheux — pardon, Mesdames — de s'écrier : « Dieu le bénisse avec son invention » !

Ces railleries ne portaient pas bien loin. Il était réservé à un poète — *genus irritabile* ! — de brandir contre Balzac le fouet de la satire. Dans la *Revue belge* de 1836, Théodore Weustenraad n'hésitait pas à représenter l'auteur du *Père Goriot* et de *Modeste Mignon* « assis sur les ruines de la société française comme le chacal sur les ruines des cités détruites de l'Orient » et se signalant, lui aussi, par « des grincements hideux qui font prendre la vie en dégoût, maudire les hommes et blasphémer Dieu ». Il lui reprochait « ses contes sanglants et ses romans obscènes », et avant tout sa création de Vautrin, ce « scélérat immonde ».

Mais ces objurgations indignées trouveront peu d'écho. Dans l'ensemble, la Belgique d'alors accueillit avec un parfait sang-froid les véhémences de Balzac à son endroit. Notre public, en tout cas, se refusa nettement à confondre la cause belge avec celle des contrefacteurs, et il ne songea pas un instant à faire payer au romancier les incartades du polémiste. Au fort de cet injurieux débat paraissait la *Recherche de l'Absolu*. Le *Courrier belge* en rendait compte avec sympathie et recommandait fort à ses lecteurs ces tableaux d'une ville flamande, « dont le coloris, notait-il, la fraîcheur et le fini ont pour nous quelque chose de vraiment national ».

La réputation du grand écrivain avait, de la sorte, atteint chez nous le zénith. Elle allait commencer à décroître au cours des décades suivantes. La querelle de la contrefaçon n'y est pour rien, ou du moins pour peu de chose. Ce sont plutôt les démêlés de Balzac avec ses éditeurs et avec les revues qui, ouvrant des perspectives imprévues sur ses procédés de travail et sur la hâte un peu convulsive de son labeur, mettent en défiance notre public, lequel en vient à se demander s'il n'y aurait là qu'une brillante et fallacieuse improvisation. Dans bien des cas, du reste, les reproches que lui adresse notre presse font écho aux plaintes de la critique française elle-même.

Dès 1836, le journal liégeois *l'Espoir*, tout en rendant hommage à sa fécondité et à ses dons d'observation, tout en plaçant très haut son *Eugénie Grandet* « un charmant roman plein d'intérêt, de vérité » et qui « n'a pas été assez loué », le sévère *Espoir*

n'hésite pas à réduire à « trois ou quatre romans remarquables » la partie valable de son œuvre. *L'Observateur*, la même année, marque assez peu d'enthousiasme devant le *Lys dans la Vallée* : il y trouve, sans doute, « d'excellents détails », des « pages gracieuses et touchantes », mais il en déclare l'action assez peu vraisemblable et le style « excessivement travaillé » ; même il y dénonce des « longueurs » et reproche à l'écrivain de tirer au volume sinon à la ligne.

En 1837, lorsque paraît *la Femme supérieure* — première version des *Employés* — *la Belgique littéraire et industrielle* fait grief à Balzac de « peupler ses romans d'êtres modelés sur certains types qui n'existent nulle part », et de n'individualiser vraiment « aucun des êtres qu'il décrit avec une si fastidieuse minutie ». Il est vrai que peu après la même revue applaudissait aux *Illusions perdues*. Avec cette œuvre nouvelle, proclame-t-elle, « M. de Balzac vient de reprendre pied. Il ne fallait pas moins que les *Illusions perdues* pour faire pardonner le *Lys dans la Vallée* et *la Vieille Fille*, comme il ne faudrait pas moins à M. Victor Hugo qu'une autre *Notre-Dame de Paris* ou qu'un autre *Hernani* pour faire oublier *Angelo* ».

Cependant, en 1839, *l'Observateur* croyait devoir prévenir ses lecteurs que Charles de Bernard « détrônera devant peu M. de Balzac ». Mais n'était-ce pas — avec un grossissement maladroit — parce que Sainte-Beuve venait d'écrire de l'auteur de *Gerfaut* : « D'abord disciple de Balzac, le voilà prêt de devenir son rival dans le roman » ?

En dépit de cette prédiction, que l'événement ne devait guère confirmer, en dépit aussi de critiques plus ou moins fondées de l'esthétique ou de l'écriture balzaciennes, ces voix discordantes restent d'abord minorité, et, malgré certaines réserves, notre presse de l'époque romantique demeure, dans l'ensemble, favorable au puissant romancier.

C'est peut-être la doctrinaire *Revue Nationale* qui résume le mieux, à son propos, le jugement de notre opinion. Passant en revue, en 1841, la production romanesque du jour, elle y déplore la recherche voulue de l'horrible ; même, déclare-t-elle, « M. de Balzac, qui est parfois un observateur si exact et si fin, a donné souvent dans ce travers ». Et elle invoque l'*Histoire des*

Treize. Mais c'est pour ajouter aussitôt que cet auteur n'en demeure pas moins « un habile peintre de mœurs », encore qu'on puisse lui reprocher « sa manie du détail et l'abondance parasite de ses descriptions », et malgré aussi qu'« il ait abusé plus d'une fois de l'étrange et du fantastique ». A preuve sa *Peau de Chagrin*, « une de ses brillantes erreurs ». N'empêche, conclut la *Revue Nationale*, qu'« il doit ses plus légitimes succès à la recherche profonde de la réalité. Son beau roman d'*Eugénie Grandet*, qui est encore une belle comédie après *l'Avare* de Plaute et de Molière, et un drame rempli d'intérêt après le *Shylock* de Shakespeare, appartient à cet ordre de pensées morales et littéraires qui satisfont à la fois l'imagination et le jugement ».

Voilà encore, somme toute, un bel éloge ; c'est aussi, sauf omission, le dernier qu'avant longtemps Balzac recevra chez nous. Car sa gloire va y connaître un rapide déclin aux abords de 1850, et il est caractéristique qu'à la mort du grand écrivain nulle voix belge ne semble s'être élevée pour s'associer au deuil des lettres françaises. Certes, nos principaux journaux annoncent son décès et rendent compte de ses funérailles ; ils apprécient son rôle littéraire et jaugent son génie, mais exclusivement, notons-le, par la plume de leurs correspondants parisiens. *L'Indépendance belge*, par exemple, lui consacre une longue chronique envoyée de Paris, une chronique riche en détails biographiques et qui exalte, dans le disparu, « le plus remarquable génie, la plus vaste capacité créatrice de ce temps-ci ». Tandis qu'un autre correspondant profite de l'occasion pour fourbir une épigramme anti-académique : « L'Académie française, écrit-il, a éprouvé aujourd'hui un grand malheur : un des plus grands espoirs de la littérature moderne, M. de Balzac, est mort sans qu'elle ait voulu se faire l'honneur de son admission ».

Mais dans quelle mesure notre opinion lettrée souscrit-elle à ces éloges et à ces regrets ? Rien, par malheur, ne permet de l'établir. Mais on incline pourtant à penser qu'elle témoigne de quelque indifférence à l'endroit du génie défunt. Toujours est-il que cette éclipse qui suit d'ordinaire la mort des grands écrivains, apparaît plus longue et plus totale en nos provinces que partout ailleurs.

Quelques-uns de ces « petits faits caractéristiques » qui ravis-

saient Taine, permettent, en effet, de le penser. Dans la *Revue trimestrielle* de 1855, par exemple, un lettré aussi averti que Joseph Fuérison, grand admirateur de Stendhal et de Mérimée, traite Balzac avec une assez négligente condescendance et le définit : « cet ingénieux écrivain qui se complaisait aux détails minutieusement étudiés de la comédie humaine ». C'est un peu court, et un peu sec. Dans les années suivantes, quand le groupe de l'*Uylenspiegel* tente de convertir la Belgique à la doctrine réaliste, c'est de Champfleury, et bientôt de Duranty, que chantera le los un Émile Leclercq, et ce sera autour de leurs œuvres, puis autour de celles de Flaubert, que s'engagera chez nous cette nouvelle bataille littéraire. Balzac, lui, apparaît dès lors comme une gloire dépassée, qu'un critique accouple assez dédaigneusement à un Henry Monnier. Et Leclercq, champion cependant intransigeant du réalisme, déclarera, en 1868, que « déjà l'esthétique de Balzac (...) a vieilli singulièrement ».

Mais il y a pis. En 1862, dans la même *Revue Trimestrielle*, Émile de Laveleye pouvait consacrer plus de cinquante pages à un tableau d'ensemble du *Mouvement littéraire en France après 1830*, sans même citer, ne fût-ce qu'une seule fois, le nom du génial auteur de la *Comédie humaine*. Peut-être, il est vrai, était-ce, chez cet anglophile et ce protestant, le signe de cette aversion puritaine pour Balzac qui a toujours entravé sa fortune en Angleterre, et qui faisait, par exemple, qu'en 1859 George Eliot trouvait « haïssable » (*hateful*) le *Père Goriot*. Ce silence, quoi qu'il en soit, reste fort significatif. Et quelques années plus tard, Charles Potvin, traitant *De la corruption littéraire en France*, comptera Balzac au nombre des corrupteurs et citera avec indignation cette phrase de *la Peau de Chagrin* : « Ah ! quelquefois un crime doit être tout un poème ! » Il ira même jusqu'à reprocher au père Goriot de se faire « l'entremetteur de ses filles », après quoi, s'exclame-t-il ironiquement, « ce père sublime est nommé *le Christ de la paternité* ».

En 1877 encore, Émile Leclercq, revenant sur le grand écrivain dans la *Revue de Belgique*, notera, en sévère censeur, que « l'engouement des femmes l'a gâté presque au début de sa carrière littéraire ». Il lui faut bien avouer, cependant, que son œuvre demeure néanmoins, en dernière analyse, « une des plus grandes

et des plus complètes qu'un homme ait produite ». Mais il atténue aussitôt cet éloge en distinguant « deux parts dans la *Comédie humaine* ». L'une, dit-il, « appartient au génie de l'observateur, que rien ne trouble dans son travail de condensation ; l'autre à l'homme ambitieux, qui veut appartenir à une caste, à un parti, à une tradition ». Et il est bien difficile de ne pas sentir percer ici quelque mauvaise humeur partisane...

La vérité, c'est qu'il faut attendre, chez nous, la révolution littéraire de 1880 pour voir Balzac remis à son véritable rang. Dès les débuts de *la Jeune Belgique*, Max Waller exaltait, avec sa verve coutumière, cet « Hercule » des lettres et son « œuvre formidable ». Il le louait d'avoir travaillé pour l'art pur, « n'ayant d'autre but que d'écrire vrai, que d'écrire grand », d'avoir donné « des romans pour la plupart paisibles, bien plantés au plein de la réalité ». Et il concluait : « De cette plume vigoureuse et de ce cerveau génial est sortie la *Comédie humaine* ».

Vers la fin de cette période, notre regretté confrère Arnold Goffin disait, de son côté, dans *Durendal*, en termes non moins catégoriques et presque analogues, son admiration profonde pour ce « génial cerveau » : « Balzac voit de haut et d'ensemble ; non seulement il voit, mais il juge, et, en même temps qu'il démêle les grands mouvements de la société, ses conflits d'intérêts et de croyances, aucun détail ne lui échappe, pour minime qu'il soit ».

Le critique toutefois qui a davantage travaillé à réhabiliter Balzac parmi nous, c'est, sans conteste, Eugène Gilbert. Dès 1904, il rendait, dans la *Revue générale*, un fervent hommage à ce « géant intellectuel », qu'il n'hésitait pas à proclamer « le plus génial romancier du XIX^e siècle ». Il le définissait : celui « qui repétrit de son pouce nerveux le roman français, éternellement creusé de son empreinte, celui qui brossa la fresque tragique et frémissante de cette *Comédie humaine*, où la ruée des instincts et des vices, décrite avec une divination magistrale et une fièvre brûlante, entrave, par malheur, la marche lente et timide des vertus et des nobles sentiments ». Et le chapitre qu'il consacrait peu après à ce « maître du roman réaliste » dans son livre sur *le Roman français pendant le XIX^e siècle*, n'est guère moins enthousiaste, malgré le soin attentif que prend le critique de bien dis-

tinguer Balzac des naturalistes, sa « malheureuse descendance », que son idéalisme a en exécution.

C'est que Gilbert avait connu, fréquenté, estimé, l'obscur érudit qui, rivé aux tâches sans gloire du bibliographe, achevait, parmi l'indifférence de ses contemporains, de rassembler sur Balzac et sur quelques autres, en son hôtel du boulevard du Régent, un prodigieux trésor documentaire. Sans doute Charles de Spoelberch de Lovenjoul, lui entr'ouvrant ses collections, l'avait-il gagné à l'admiration qu'il professait lui-même pour le grand homme et pour son œuvre, cette œuvre dont il avait, dès 1879 retracé l'histoire par le menu, et à laquelle il devait consacrer encore cinq volumes d'études un peu sèches, sans grand relief, mais admirablement informées et précises. Modeste glossateur, son nom se trouve désormais indissolublement uni à celui du maître, et en rassemblant et entreprenant de commenter l'énorme masse des dossiers maintenant conservés à Chantilly, il a été comme le fondateur de ce culte balzacien dont un Marcel Bouteron est aujourd'hui le grand-prêtre.

Mais je m'arrête... Une voix plus autorisée que la mienne va vous retracer au vif cette figure trop peu connue d'un grand érudit d'hier. Je lui laisse la parole, et je me contente, pour ma part, de dire qu'à mon sens, le zèle averti de Spoelberch corrige et compense ce qu'il y a eu d'incomplet, de passager et de fragmentaire dans la réputation que la Belgique a faite au puissant romancier français dont nous fêtons le centenaire.

Le
Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul
et les recherches Balzaciennés.

par Mario ROQUES.

Ne pensez pas, mes chers confrères, que vos bienfaits répétés puissent jamais trouver en défaut ma gratitude...

Vous m'avez appelé dans votre Académie pour y représenter les études philologiques telles que les travailleurs français les comprennent ; vous m'avez encore fait la grâce de me donner le siège qu'avait occupé mon maître Ferdinand Brunot, et que je rendais ainsi à mon pays.

Et voici que vous me demandez de commémorer avec vous votre compatriote le vicomte Charles de Spoelberch de Lovenjoul et son activité érudite tout entière consacrée à la littérature de la France. Ne puis-je croire que, si vous m'avez choisi, au même titre que deux de mes confrères belges, pour parler en votre nom d'un de ceux qui furent parmi vous les plus proches amis de la France, c'est que vous me faisiez l'honneur de reconnaître en moi un des plus fervents amis de votre nation, de votre culture et de votre pensée ?

Vous ne saviez pas cependant à quel point votre choix était pour moi, plus encore qu'un honneur, un bonheur véritable. Il me permettait de m'acquitter enfin publiquement envers M. de Lovenjoul, d'une dette de reconnaissance et d'affection, déjà bien ancienne, mais jamais oubliée ni prescrite. C'est un nouveau bienfait que je reçois de vous et ce n'est pas celui qui me touche le moins.

L'on fait depuis quelque années, et très justement, grand état

de l'organisation de la recherche scientifique et c'est avec toute raison qu'on y veut intégrer, malgré l'apparente contradiction des termes, les études littéraires. Car une connaissance « scientifique », c'est-à-dire avant tout précise et fondée sur des faits exactement établis, est aussi indispensable à l'étude historique ou comparative des œuvres littéraires qu'à celle de toutes les manifestations naturelles ou humaines ; elle est sans doute le meilleur moyen d'en percevoir le véritable sens et la valeur propre, tout en dégagant la part d'originalité ou de fantaisie de l'écrivain, son art et même son génie.

Au siècle dernier, même finissant, au temps de ma jeunesse d'écolier et d'étudiant, la mode n'était guère aux précisions historiques en matière de critique littéraire. Malgré les préoccupations de Taine, moment et milieu, malgré l'investigation psychologique de Sainte-Beuve, malgré les curiosités de lettrés pour les alentours d'auteurs tels que Molière, malgré quelque collaboration d'érudits et d'enseignants pour des éditions plus ou moins savantes, l'on en restait volontiers à des vues générales, systématiques, intelligentes mais arbitraires, — Ferdinand Brunetière après Taine, — ou à des essais impressionistes, — Le maître ou Faguet après Sainte-Beuve. Quant à attacher aux auteurs du XIX^e siècle, aux romantiques, — qui avaient fait la gloire du temps le plus récent, qui venaient à peine d'entrer dans le passé, sur qui il était facile de s'informer, — même la curiosité d'anecdotes que l'on consentait à Molière ou à Rousseau, l'enseignement de l'Université n'y songeait guère.

A l'extrême fin du siècle cependant, une excitation à la recherche dans le domaine de la littérature française moderne commençait à se faire jour avec la *Revue d'histoire littéraire de la France*, créée en 1894 par Paul Bonnefon ; à l'École Normale Supérieure, l'influence de J. Bédier, de F. Brunot, de G. Lanson, créait de fait un début de cette initiation à la recherche que l'on s'efforce maintenant, à grand renfort de plans et de systèmes, d'organiser dans l'Université. C'est à ce moment, Messieurs, que frais émoulu moi-même de l'École Normale, je fus, en 1901, ramené par la confiance de mes maîtres, comme maître de conférences à cette même École, et investi de la très lourde charge de préparer les auteurs français du programme d'agrégé-

gation pour mes jeunes camarades à peine plus jeunes que moi. J'arrivais du moins devant eux avec la force d'une foi toute neuve, et que je garde intacte, dans la nécessité et la vertu de la recherche documentaire précise pour fonder l'interprétation et le jugement des œuvres littéraires. Seulement il me fallait, et d'emblée, prêcher d'exemple, retrouver pour mes explications les textes authentiques à substituer aux impr. sions fautives, infidèles, indiscrètement rajeunies ou remaniées, déterminer l'état de ces textes à des dates diverses et les conditions qui les ont inspirés, c'est-à-dire faire d'abord l'histoire des œuvres et de l'écrivain.

Vous comprendrez dès lors, Messieurs, comment, ayant à expliquer en 1904 à mes normaliens le *Père Goriot* de Balzac, je fus naturellement amené à rechercher l'aide bienveillante de votre compatriote M. de Lovenjoul, qui précisément avait étudié, qui savait l'histoire des œuvres de Balzac, mais auprès de qui je n'avais ni accès ni introduction, qui était mon aîné de quarante ans et passait pour ne pas trop aimer les importuns. Je me risquai cependant : j'écrivis à Bruxelles à M. de Lovenjoul, je lui dis non pas ma curiosité, mais ma soif de parler de mon texte selon la vérité et de l'expliquer non pas de haut et de loin, mais en projetant la lumière des faits sur les intentions de l'auteur. J'avais trouvé d'instinct le meilleur et sans doute le seul moyen de toucher et de convaincre celui dont j'attendais assistance : je reçus au bout de peu de jours un billet m'invitant à me rendre auprès de M. de Lovenjoul dans son hôtel du boulevard du Régent. J'ai compris plus tard quelle preuve de courtoise confiance le vicomte m'avait donnée en m'appelant auprès de lui : il était alors, — mais je l'ignorais, — sous le coup du deuil qui l'avait frappé en juillet 1902, la mort de sa femme, sa collaboratrice et la gardienne de son actif loisir ; il se sentait isolé, désespéré, en détresse, « fini », au point de ne plus poursuivre ses travaux en cours. Il n'en fut pas moins pour moi, — car, vous le pensez bien, j'étais accouru sur l'heure, — le plus accueillant des hôtes et le plus complaisant des guides. Je lui en rends ici grâce du fond du cœur.

M. de Lovenjoul avait alors soixante-huit ans, mais nullement l'allure d'un vieillard : je le revois, dans mon souvenir, assez

grand, svelte, élégant d'allure et de tenue, avec des yeux noirs aux regards vifs et curieux, une parole preste, abondante et nerveuse, observant toutefois la plus extrême discrétion pour ne pas m'interrompre dans mon travail, si ce n'est parfois pour mettre sous mes yeux telle édition introuvable ou tel petit carnet à couverture rose où Balzac avait inscrit des noms propres à physionomie caractéristique destinés à des personnages éventuels de ses futurs romans. Il m'avait installé non loin de lui dans la galerie qu'il appelait son « sanctuaire », devant les hautes armoires à portes pleines, grises à filets rosés, où il enfermait ses manuscrits et ses raretés, et qui les contiennent encore dans l'immeuble de Chantilly où on les a réinstallées. Sur la table qui m'était destinée, un volume était déjà placé et m'attendait, un in 4^o habillé de vert, avec sur le plat les initiales E. H., Eveline Hanska ; c'était le manuscrit original du *Père Goriot*, dont les feuillets, après impression en 1834, avaient été reliés pour être envoyés à l'*Étrangère*, la future M^{me} de Balzac. Plusieurs jours, je pus travailler à copier ou collationner, quelquefois avec l'aide de M. de Lovenjoul, ce précieux manuscrit, où j'eus le bonheur de découvrir un fait jusque là ignoré, mais gros d'enseignement sur la composition du roman et le travail d'imagination psychologique de Balzac : je le rapporterai brièvement ici pour rendre à M. de Lovenjoul, collectionneur avisé et libéral, le mérite de cette heureuse contribution aux recherches balzaciennes.

Vous le savez, le premier rôle du *Père Goriot* est tenu par Rastignac, que depuis 1830 Balzac avait fait paraître dans la *Peau de Chagrin* comme un arriviste assez déplaisant, et dont le *Père Goriot* nous présenterait les commencements ; mais telle n'était pas l'intention première de Balzac : en effet, dans la première partie du manuscrit, le jeune pensionnaire de la maison Vauquer s'appelle Eugène de Massiac. Ne soupçonnons pas ici une hésitation sur un nom : il s'agit bien de deux personnages, si parfaitement distincts, que Balzac les avait mis un moment en présence l'un de l'autre. Puis, vers le tiers du roman, Massiac disparaît, se fond en Rastignac. C'est que Balzac, étudiant sa propre création, vivant, au fur et à mesure qu'il le faisait agir, le rôle de ce Massiac aux sentiments vifs et sincères, mais à l'âme

ambitieuse et aux principes un peu souples, se persuada qu'un pareil personnage, abandonné dans le Paris tentateur et corrompé, devait arriver à cette même absence de scrupules dans la conquête de la fortune qui caractérisait Rastignac. Quel jour cela nous ouvre sur la participation de Balzac à l'âme de ses personnages, sur la réalité psychologique de l'être qu'il leur prête, sur la vie progressive et continue de toute la *Comédie humaine* !

A l'époque tardive où j'eus avec M. de Lovenjoul de si agréables et fructueuses relations, il avait déjà écrit sur Honoré de Balzac nombre d'essais et de notes, réunis pour la plupart en deux volumes d'*Études balzaciennes* en 1896 et 1897, plus, en 1903, un troisième recueil sous le titre de *Une page perdue de H. de Balzac*. Il avait publié, en 1877, son *Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, revue et complétée en 1886, puis en 1888, et une importante étude, *La Genèse d'un roman de Balzac, Les Paysans*, en 1901. Essais, notes, ouvrages, tout cela sortait des innombrables documents collectionnés avec autant de patience que d'ardeur, au prix de sacrifices considérables et d'une persévérance exemplaire, par M. de Lovenjoul depuis sa vingtième sinon sa dix-septième année.

Qu'était-ce donc que la collection de Spoelberch de Lovenjoul ? Une collection balzacienne ? Oui, certes ! pour une grande part ; mais non pas de façon unique et absolue. Comme dans les publications du vicomte, on y voit figurer des écrivains fort divers : des poètes, Vigny, Théophile Gautier, pour qui de Lovenjoul avait une particulière dilection, Alfred de Musset, Marceline Desbordes-Valmore, des romanciers et des conteurs, George Sand, car la véritable histoire d'*Elle et lui* a été écrite par Charles de Lovenjoul, Mérimée, Henri Monnier, Charles Nodier, Henri de Latouche et même Paul Féval, et l'universel Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve inconnu, et aussi Lamartine et Hugo ou Flaubert et Daudet, et tant d'autres. Encore n'ai-je pas épuisé le catalogue des auteurs représentés dans la collection et n'ai-je pas tenu compte de tous ceux de leurs correspondants dont le vicomte avait réuni les lettres.

On s'est posé la question de savoir s'il fallait appeler M. de Lovenjoul « bibliophile », « bibliomane », ou « bibliographe » ;

M. de Lovenjoul n'était rien de tout cela : ce n'était pas un amateur de livres beaux, rares ou curieux, de reliures, de provenances, d'illustrations ; il n'était pas curieux du contenu des livres pour ce contenu même, mais pour le renseignement d'histoire littéraire qu'il pouvait lui donner ; il n'était pas spécialement un « bibliographe », descripteur de livres, encore que ses descriptions soient excellentes ; quant à l'appellation de « bibliomane », il faut n'avoir pas compris ses intentions et son but pour la lui donner. Notons d'ailleurs que les livres imprimés, encore qu'il en ait réuni par milliers, ne sont qu'une part de sa collection : le reste, le plus rare, le plus important, ce sont des manuscrits, des correspondances, des carnets de notes, des albums, des comptes ou des contrats, des pièces notariées ou judiciaires, et, en masse imposante, des journaux ou des revues, entiers ou en extraits. Si l'on tient à un qualificatif en *biblio-* M. de Lovenjoul serait plutôt un « bibliothécaire » documentaire, comme on dit volontiers aujourd'hui ; j'aimerais autant dire un archiviste, car il appelait lui-même sa collection son « archive », archiviste d'un genre spécial, limité à la vie littéraire de la France, ou de Paris, romantique ou postromantique.

Rien de plus clair et de plus raisonnable que cette limitation. Charles de Lovenjoul s'est attaché à la période littéraire qu'il a connue, qu'il a vécue dans sa jeunesse, dont il a rencontré des représentants ou recueilli des souvenirs. Il faut nous le représenter prenant de bonne heure l'habitude de fuir Bruxelles pour Paris, où il eut toujours un pied à terre non loin de l'Avenue de l'Opéra, amateur de musique, mais plus encore de littérature, s'essayant lui-même à des sonnets ou des poèmes sans éclat, fréquentant, non pas seulement les bouquinistes, mais d'abord les éditeurs de nouveautés, et particulièrement, rue Vivienne, la librairie de Michel Lévy, futur éditeur des œuvres complètes de Balzac. Chez Michel Lévy, qui fut son ami et son guide, Charles de Lovenjoul rencontra George Sand, Dumas, Sainte-Beuve, Flaubert. Avec sa jeunesse, sa distinction, son élégance et sa connaissance minutieuse des œuvres de chacun, il devint le familier bien accueilli de ce cénacle de célébrités, où on l'appelait « le petit Vicomte », « le petit Belge » : il trouva là une manière de famille intellectuelle à son goût, que son monde aristocratique

de Bruxelles ne pouvait pas alors lui donner. Il put se rendre compte de ce qu'il y avait d'activité, d'invention, de force créatrice répandue un peu partout par ces écrivains, dans des revues et des journaux éphémères, autant que dans des livres ; il mesura tout ce qui risquait de se perdre de cette production multiple et incohérente, et aussi tout ce que ce bouillonnement incessant de chacun et de tous expliquait de la naissance, des retouches, des reprises de leurs œuvres.

Alors pour donner à sa vie un objet, une utilité, un sens, pour se dégager de l'étroitesse médiocre ou des vaines futilités de la classe à laquelle il appartenait, M. de Lovenjoul conçut un dessein humainement généreux, artistiquement délicat, scientifiquement très grand. Il décida de recueillir, de conserver, de sauver, grandes ou petites, toutes les productions du groupe d'écrivains qu'il connaissait le mieux et de leur entourage, de les compléter de tout ce qui pourrait en expliquer les hommes et les œuvres, d'empêcher, si je puis user des mots de Marcel Proust, que ce temps littéraire, pour lui éblouissant, et qui allait s'achever, devint du « temps perdu », d'en faire du « temps retrouvé », bien mieux, du temps « conservé », exactement, fidèlement, non pas dans les profondeurs secrètes d'une mémoire individuelle, mais pour les yeux, pour l'esprit de tous les lettrés à venir ; non pas comme « le parfum d'un flacon débouché », mais avec toute la précision, la rudesse, la cruauté même de la réalité vivante.

Qu'on ne nous parle donc pas de manie, de curiosité, de plaisir de fureteur, de satisfaction de chasseur en quête d'une belle pièce, d'avidité, ou d'égoïsme ou de cachotterie de collectionneur. M. de Lovenjoul n'était ni le « Cousin Pons », ni le philatéliste qui complète ses séries, ni le collectionneur qui amasse par amour des belles œuvres ou par goût du bibelot, à moins que ce ne soit par gloriole ou par mercantilisme ingénieux. Il s'était donné une mission qu'il savait d'intérêt humain et général ; il en avait accepté la servitude, parce qu'il en sentait la grandeur, et qu'elle le libérait des servitudes pires du conformisme mondain. L'on a pu s'y tromper de bonne foi, même autour de lui ; et je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas favorisé l'erreur de ceux qui souriaient, qui sourient encore, de son goût pour les papiers jaunis, pour les livres défraîchis et poudreux, résidus de cabinets de lecture,

pour les vieux journaux, pour les bouts d'écrit enlevés aux marchands d'autographes, aux héritiers négligents, aux cornets de l'épicier ou aux coups de balai du déménageur. Sa réputation de singulier maniaque sauvegardait la liberté de ce labeur incessant de recherche et de classement, auquel il consacrait tout son temps et les ressources de sa grande fortune.

Je ne prétends pas qu'il ne mit pas de l'obstination à pourchasser quelque papier qui se dérobaît ou qui lui échappât de vente en vente, qu'il n'eût pas des joies d'enfant à trouver quelque correspondance curieuse, comme le botaniste qui rencontre enfin une plante encore mal étudiée ou le naturaliste qui prend dans son filet un papillon introuvable. Mais la façon même dont il présentait, expliquait, telle ou telle de ses pièces, en apparence sans valeur, ne permettait pas de douter qu'elle rentrât pour lui dans un ensemble grandiose.

Cela explique que M. de Lovenjoul ait pris des dispositions pour que cet ensemble ne fût ni divisé, ni fondu dans d'autres collections, ni livré aux curiosités indiscrètes, mais réservé pour les seuls chercheurs désireux et dignes de comprendre l'art et la vie des écrivains dont il avait voulu sauver la mémoire. Parmi ceux-ci Honoré de Balzac occupait une place de choix, non qu'il fût de ceux que M. de Lovenjoul avait personnellement connus, mais à cause de son éclatante et dominatrice célébrité au moment où le « petit Vicomte » abordait son nouveau monde, le monde littéraire parisien. Balzac réclamait encore son attention par l'étendue et la variété de son œuvre, la multiplicité des formes prises par ses écrits, depuis la brève silhouette parisienne, insérée dans quelque journal de distraction ou de modes, jusqu'aux romans les plus vastes, en raison aussi des modifications et des remaniements qu'il n'a cessé de leur faire subir dans le style, dans le développement, dans la composition, dans le groupement et dans le titre. Il faut un guide pour se reconnaître dans ce dédale immense, et le premier mérite de M. de Lovenjoul a été, par son *Histoire des œuvres de Balzac*, de se constituer ce guide. Il fallait aussi un dénombrement de toutes les copies ou éditions diverses de ces écrits, et si cet inventaire est encore imparfait, M. de Lovenjoul en a du moins catalogué les éléments dans ses études et réuni réellement la plus grande part dans sa bibliothè-

que. Aucune recherche dans l'œuvre de Balzac ne saurait se passer des livres ou de la collection de Charles de Lovenjoul ; il n'en est guère qu'il ne soit pas, grâce à lui, possible d'entreprendre.

Si absorbé qu'il fût par son activité fiévreuse d'écrivain, Balzac a eu avec les réalités de la vie et avec ses contemporains des contacts qui ont fortement agi sur son œuvre. Il n'est pas peut-être un seul de ses romans, de ses essais et de ses contes, où l'on ne retrouve l'influence ou l'écho de ses relations, de ses amitiés, de ses entreprises ou de ses déboires. Ses lettres à des femmes qu'il a aimées d'amour ou d'amitié, M^{me} de Castries, M^{me} de Berny, M^{me} Carraud, et d'autres, sont un commentaire, qui n'est pas toujours sincère, mais n'est jamais négligeable, de ses ouvrages ou de ses projets. M. de Lovenjoul avait retrouvé et sauvé la plupart de ces lettres et en particulier les centaines de lettres à l'Étrangère, écrites par Balzac à M^{me} Hanska, pendant ses longues années d'attente amoureuse jusqu'à son tardif mariage, et que le vicomte a lui-même copiées et publiées.

L'argent a été le grand tourment de Balzac : il en a gaspillé sans cesse dans des fantaisies ruineuses ; il s'est lancé, pour en gagner, dans des entreprises hasardeuses ; il a passé sa vie à s'endetter et à écrire pour amortir ses dettes : ses comptes sont sans cesse mêlés à ses manuscrits et à ses épreuves ; son histoire financière est l'accompagnement nécessaire de l'histoire de ses œuvres ; l'« archive » de M. de Lovenjoul en recèle les éléments, mélange saisissant de réalité, d'invention ingénieuse et d'illusion, en somme, pour reprendre le sous-titre d'une pièce d'Alexandre Dumas père, « Désordre et Génie ».

« Génie » : nous touchons ici au profond de la pensée de M. de Lovenjoul, au vraiment beau de son dessein. De Balzac il a retrouvé, acquis, rassemblé la plupart des manuscrits originaux, des ébauches, des projets, des brouillons, des épreuves corrigées, et l'on sait que les corrections d'épreuves du romancier n'étaient pas des corrections typographiques, mais des refontes, et comme des pensées nouvelles. C'est avec des fragments de ce genre que M. de Lovenjoul a pu reconstituer un roman resté inachevé, qui eût été un des beaux romans de Balzac, *Les Paysans*, et le titre du livre qui expose cette reconstitution est d'une grande signi-

fication : *La Genèse d'un roman de Balzac*. Quelle peut-être en effet, Messieurs, la portée définitive de tout ce labeur de M. de Lovenjoul, pour lequel je n'ai pas hésité à parler d'intérêt « humain », et de tout le labeur qu'il aura rendu possible aux lettrés férus d'histoire littéraire et singulièrement de recherches balzaciennes ?

A la limite, tous nos efforts de connaissance doivent aboutir à la connaissance de l'homme, de sa condition, de ses puissances, de l'essence de sa pensée. Au degré le plus haut se pose le problème du « génie » ou, cela revient au même, de l'inspiration. « L'esprit souffle où il veut », mais par quelle voie, par quelle action subite ou par quel long cheminement ? Tous les petits papiers des grands auteurs, leurs confessions ou les indiscretions de leurs contemporains, ne seraient que propos en l'air et commérages, s'ils n'avaient pas cette valeur de nous montrer leur esprit en travail, les conditions de leur pensée, la « genèse » de l'œuvre d'art. M. de Lovenjoul avait compris que, malgré ses irrégularités et ses imperfections, l'incontestable génie créateur de Balzac était un magnifique exemple des puissances de l'esprit ; il s'est persuadé que les conditions compliquées de publication de ses œuvres, les circonstances de sa vie orageuse, pouvaient fournir de précieux renseignements sur la formation et le devenir de ce génie ; il s'est rendu compte, quand il en était temps encore, qu'il était possible de recueillir les preuves matérielles des tâtonnements, des élans, des reprises de cet énorme travail d'écrivain. L'œuvre de Balzac, ainsi conservée, ainsi encadrée, offrait à l'historien et au philosophe un admirable document pour l'étude du travail de l'esprit, de l'éclosion du génie et de la genèse des chefs-d'œuvre. M. de Lovenjoul a voulu assurer à la science cet incomparable domaine : c'est là le secret et la grandeur de sa passion pour les recherches balzaciennes.

Je livre, Messieurs, à vos méditations cette preuve de large intelligence scientifique et cet exemple du don de toute une vie pour aider à la connaissance de l'esprit humain, qui doivent placer très haut dans l'admiration reconnaissante et unanime de la Belgique et de la France le souvenir de Charles-Victor-Maximilien-Albert, vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

RAPPORT DU JURY CHARGÉ DE JUGER LE CONCOURS SCOLAIRE DE L'ANNÉE 1950

S'il faut s'en référer au nombre de copies présentées (74 pour le régime français et 62 pour le régime flamand), le septième concours scolaire l'a emporté sur les précédents.

Rappelons, par parenthèse, que les concours scolaires de l'Académie sont organisés à l'aide des revenus du fonds Paschal. Tous les élèves de Poésie et de Rhétorique des établissements d'enseignement moyen, officiels et libres, peuvent y participer.

Le jury a donc reçu cette année-ci 136 copies envoyées par 101 établissements : 88 Athénées, Lycées et Écoles moyennes (dont 48 ont pris part au concours du régime français et 30 au concours du régime flamand) et 23 Instituts et Collèges (17 du régime français et 6 du régime flamand). Il y avait, parmi les concurrents, 76 garçons et 60 filles.

D'une manière générale, les travaux étaient bons, autant par les qualités de fond que par les qualités de style, et les concurrents du régime flamand ne le cédaient pas en mérite à ceux du régime français. Comme les années précédentes, le jury a surtout tenu compte de la correction de la langue, du tempérament poétique et de la maturité du jugement. Fidèle au règlement, il a retenu 18 concurrents (9 du régime français et 9 du régime flamand) pour le concours final qui a eu lieu dans la salle de marbre du Palais des Académies, le 16 juin, à 14 heures. Tous les concurrents étaient présents. Le jury avait choisi trois thèmes de composition. C'est le sort qui désigna le sujet du dernier concours (*En écoutant la radio*), un sujet très général qui permettait une grande variété d'interprétations. Les concurrents ont pu donner carrière à leur esprit, à leur fantaisie ou à leurs dons d'observation. Le jury s'est plu à découvrir dans les 18 travaux examinés, et singulièrement dans les 6 copies retenues pour finir (copies d'une valeur sensiblement égale), des qualités d'écriture, de fraîcheur et de goût.

Voici, classés par ordre alphabétique, les noms des lauréats :

Régime français :

Paul D'Hollander, Collège de Bonne-Espérance.

Arnold Hauwaert, Athénée royal de Châtelet.

Claudine Wolter, Lycée royal Arthur Diederich de Saint-Gilles.

Régime flamand :

Anne-Marie Baerts, Athénée royal de Tirlemont.

Suzanne Heughebaert, Lycée royal de Gand.

Roger Peeters, Athénée royal de Louvain.

Voici les noms des autres concurrents qui ont été retenus pour la compétition finale :

Pierre Joly, Athénée royal de Liège.

Annette Lagneaux, Lycée royal de Namur.

Alain Ledoux, Athénée royal de Bruxelles.

Robert Wemers, Athénée royal de Charleroi.

José Wartique, Athénée royal de Tamines.

Monique Lanskoronskis, Institut Saint-André d'Ixelles.

Monique Delheusy, Athénée royal de Tongres.

Paul Blockmans, Athénée royal de Berchem.

Liliane Vanhandenhoven, Athénée royal de Deurne.

Suzanne Delsupehe, Athénée royal de Vilvorde.

Thérèse Alderweireldt, Institut du Sacré-Cœur d'Héverlé.

Josiane Willemot, Institut Saint-Bavon de Gand.

Les membres du Jury :

Joseph CALOZET, Gustave CHARLIER, Henri DAVIGNON,
Georges RENCY et Constant BURNIAUX (rapporteur).

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE
DES ÉTABLISSEMENTS QUI ONT PARTICIPÉ AU CONCOURS

Athénées, Sections d'Athé- nées et Lycées.	Écoles moyennes	Collèges libres
--	--------------------	-----------------

Régime français :

Bouillon	Ciney	Institut des religieuses de la Sainte-Trinité d'Ixelles.
Soignies		Collège N.-D. de Bellevue de Dinant.
Virton		Collège de Bonne-Espérance.
Arlon (Athénée)		Institut Sainte-Marie de Namur.
Arlon (Lycée)		Institut Saint-Louis de Bruxelles.
Chimay		Collège Saint-Hadelin de Visé.
Tamines		Collège N.-D. de la Paix de Namur.
Chênée		Collège Saint-Servais de Liège.
Namur		Dames de Marie de Bruxelles.
Binche		Religieuses de l'Assomption de Antheit.
Visé		Fidèles Compagnes de Jésus d'Uccle.
Tournai (Athénée)		Petit Séminaire Saint-Roch de Ferrières.
Tournai (Lycée)		Institut des Dames de Marie d'Uccle.
Waremmé		Institut des Dames de Saint-André de Charleroi.
Saint-Gilles (Bruxelles, Lycée Diederich)		Institut du Sacré-Cœur de Bruxelles.
Saint-Gilles (Bruxelles, Athénée)		Institut des Dames de Saint-André d'Ixelles.
Eupen (Athénée)		Institut Saint-Jean-B. de La Salle de Saint-Gilles, Bruxelles.
Eupen (Lycée communal)		
Liège		
Ixelles		
Bruxelles (Athénée)		
Bruxelles (Lycée)		
Nivelles		
Etterbeek		
Châtelet		

Rochefort	
Wavre	
Charleroi (Athénée pour garçons)	
Charleroi (Athénée pour jeunes filles)	
Jodoigne	
Saint-Ghislain	
Seraing	
Mons (Athénée)	
Mons (Lycée)	
Ath	
Uccle	
La Louvière	
Spa	
Malmédy	
Bruxelles (Lycée E. Jacquemain)	
Dinant	
Florennes	
Verviers	
Huy (Lycée)	
Huy (Athénée)	
Dour	
Thuin	

Régime flamand :

Malines (Pit-zemburg)	
Malines (Lycée)	
Brussel (Lycée Dachsбек)	
Vilvorde	
Alost	
Eekloo	
Termonde	
Maaseik	

Collège Saint-Joseph d'Aerschot.
Institut Saint-Bavon de Gand.
Institut des Ursulines de Wavre Sainte-Catherine.
Institut du Sacré-Cœur d'Héverlé.
Institut Saint-Stanislas de Berchem.
Collège Saint-Amand de Courtrai.

Anvers (Athé- née)	
Anvers (Lycée)	
Berchem	
Boom	
Malines (Lycée)	
Tongres	
Kapellen	
Brussel II (Ly- cée)	
Brussel (Athé- née)	
Ostende	
Renaix	
Bourg-Léopold	
Turnhout	
Koekelbergh	
Hasselt	
Louvain	
Gand (Lycée)	
Bruges	
Tirlemont	
Saint-Nicolas	
Ypres	
Deurne	
Furnes	

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre » 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

Bulletin, t. I-XXVII, 1922-1949.

Annuaire, 17 vol., 1928-1947.

Mémoires.

- Les Sources de « Bug-Jargal »* par Servais ÉTIENNE.
L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.
Charles De Coster, par Joseph HANSE.
L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYSEN.
Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.
Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière, par Marcel PAQUOT.
Étude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.
La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.
Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898, par François VERMEULEN.
Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.
Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis MICHEL.
La Théorie de l'art pour l'art chez les Écrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.
Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.
Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.
Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTREPONT.
Fernand Severin. Le Poète et son Art, par Élie WILLAIME.
Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en 1240, par Maurice WILMOTTE.
L'Esthétique de Georges Rodenbach, par Anny BODSON-THOMAS.
Le Vers moderne, par Lucien-Paul THOMAS.
Il y avait une fois, par François MARET.
Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850), par G. CHARLIER.
Œuvres d'André Fontainas, par Marguerite BERVOETS.
La culture en Hesbaye Liégeoise, par Léon WARNANT.

Textes anciens.

- Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200*, Édité par Alphonse BAYOT.

La Tragi-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par GUSTAVE CHARLIER.

Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Édité par RITA LEJEUNE.

Médecinaire liégeois du XIII^e Siècle et Médecinaire namurois du XV^e (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Édités par JEAN HAUST.

Rééditions.

OCTAVE FIRMEZ. — *Jours de solitudes.* Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de PAUL CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

JAMES VANDRUNEN. — *En pays Wallon.*

HECTOR CHAINAYE. — *L'âme des choses.*

CHARLES DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée.*

EDMONS PICARD. — *L'Amiral.*

LOUIS BOUMAL. — *Œuvres* (publiées par L. Christophe et M. Paquot).

P. HEUSY. — *Un Coin de la Vie de Misère.*

CAMILLE LEMONNIER. — *Paysages belges.* Choix de pages. Préface par GUSTAVE CHARLIER.